

PRÊTRES ET RELIGIEUX

DU CANADA

PAR

L'ABBÉ ELIE-J. AUCLAIR

de l'archevêché de Montréal

Docteur en Théologie et en Droit Canon

Professeur à l'université Laval

et à l'École d'Enseignement Supérieur

Secrétaire de la Rédaction à la Revue Canadienne

et

Rédacteur à la Semaine Religieuse

de Montréal.



MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITEE

30, rue St-Gabriel

1925

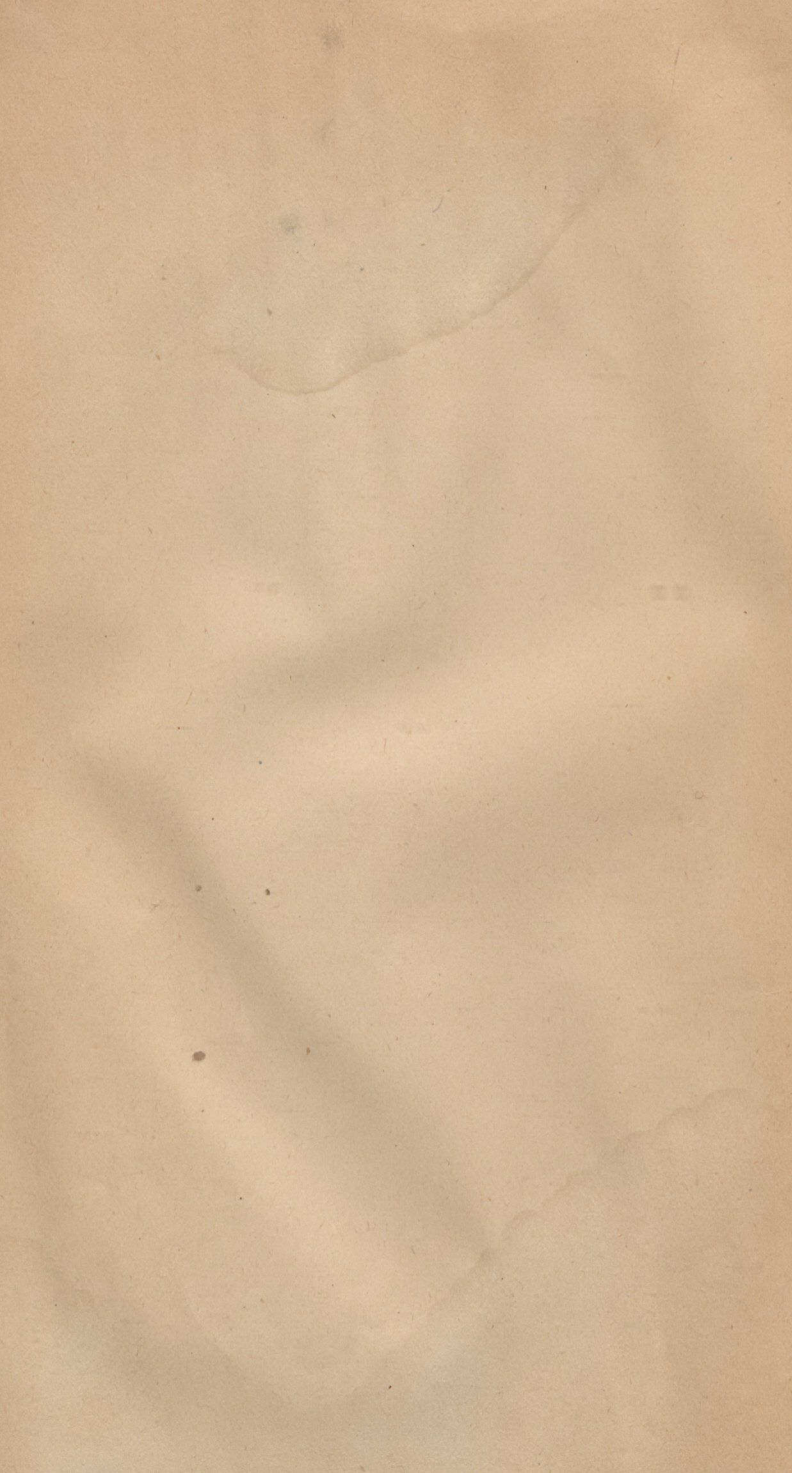
BX 4671

A83

1925

Jan. McClain, Elie-J.





BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION MONTCALM

Droits réservés. Canada 1924, Copyright U. S. A. 1924
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée, Montréal

420 B

PRÊTRES ET RELIGIEUX
DU CANADA
DEUXIÈME SÉRIE

2

1286

PRÊTRES ET RELIGIEUX DU CANADA

(Deuxième Série)

PAR

L'ABBÉ ELIE-J. AUCLAIR

Docteur en Théologie et en Droit Canon.



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE

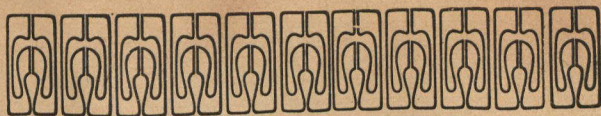
30, rue Saint-Gabriel

1924

BX4671

A83

1925



PRÉFACE

CE volume, de taille et d'allure modeste, est le cadet d'un autre, dont il se distingue, sans doute, par les sujets traités, et en compagnie duquel il a failli naître à la lumière du jour. Tous les deux ont été préparés en même temps, et, ainsi que je l'ai dit dans la préface du premier, ils pourront, s'il plaît à Dieu, voir leur famille s'augmenter... comme une bonne famille canadienne.

Ils racontent, ces petits livres, des biographies de *Prêtres et Religieux du Canada*, et ils sont destinés, dans la pensée de l'auteur et des éditeurs, à être offerts en prix, dans nos écoles et dans nos académies. On a cru qu'il leur convenait davantage de se présenter sous un format modeste. Et c'est précisément pour quoi celui-ci, comme son frère aîné, contient un nombre de pages plutôt restreint.

Le titre, c'est vrai, *Prêtres et Religieux du Canada*, pourra paraître prétentieux à cause de sa portée générale ; car c'est plutôt de *quelques* prêtres seulement, de *quelques* religieux ou religieuses de chez nous, que chacun de ces petits volumes parlera. Mais voici l'excuse que nous avons déjà présentée au public qui voudra bien nous lire.

« Depuis une dizaine d'années, dans l'accom-

plissement de nos devoirs de journaliste et de chroniqueur, nous avons eu l'occasion d'écrire, au lendemain de leur mort, une esquisse biographique de tel prêtre, de tel religieux ou de telle religieuse, que le bon Dieu venait de rappeler à lui. C'est là, évidemment, de la petite histoire, bien modeste, où l'on porte des jugements plutôt hâtifs et toujours favorables, mais où l'on peut aussi, si on le veut, être loyal et sincère, dire toujours la vérité, sans dire peut-être toute la vérité, et qui donne, au demeurant, une suite de tableaux, d'où il se dégage, pour qui sait voir, une note d'ensemble qui a bien sa valeur. C'est avec des détails et à l'aide de petites histoires — comme celles qu'on trouvera dans ce livre — que se fait la grande histoire, ou, mieux encore, que s'affirme la vie d'une époque ou d'une classe de gens.

» Cette considération pourtant n'aurait pas suffi à nous faire exhumer des collections de la *Semaine Religieuse* et de la *Revue Canadienne* où elles dormaient tranquilles, sûres de l'oubli, ces notes biographiques, si une circonstance particulière ne nous avait persuadé que nous pourrions ainsi faire peut-être quelque bien aux générations de petits Canadiens et de petites Canadiennes qui viennent après nous.

» La *Maison Beauchemin* de Montréal a entrepris l'an passé de donner enfin à notre public, par des éditions dites populaires et à des prix abordables, toute une série d'œuvres littéraires canadiennes-françaises. Et, s'il faut féliciter et encourager hautement les entreprenants éditeurs, ne convient-il pas en plus de leur fournir de la matière utile ? Ces livres de la collection Beauchemin iront surtout dans les mains des enfants, à l'occasion des distributions de prix.

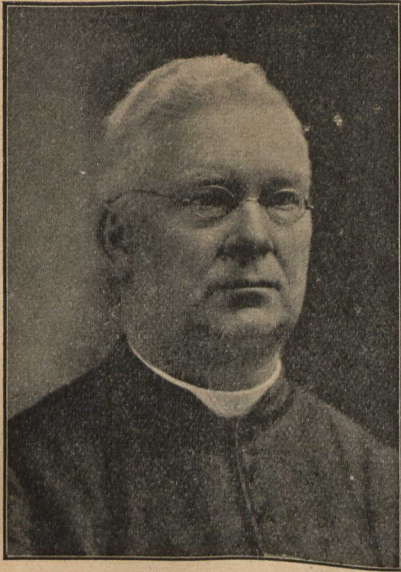
Eh ! bien, ces courtes vies de prêtres, de religieux et de religieuses, qui ont passé, tous et toutes — c'est le signe d'unité de nos modestes volumes — en faisant le bien, dans notre cher pays, ne sont-elles pas des sujets qui en valent bien d'autres ? Qui sait si, dans l'âme de quelques petits, l'exemple de tel ou tel ne jettera pas une semence de vertu, un germe de vocation ?

» Quoi qu'il en soit, et quelque incomplets et imparfaits qu'on les trouve, nos petites volumes ont l'espoir de produire quelque bien et c'est pourquoi nous nous sommes décidé à leur faire voir le jour dans la galerie Beauchemin.

» Ces diverses notices biographiques ont été écrites, répétons-le, au jour le jour et sous la poussée des circonstances. Nous n'avons pas cherché à les placer ici dans un ordre savant. Tout simplement, nous suivons l'ordre chronologique, que la mort de chacun de nos héros indique naturellement. Au bas de chaque notice, nous indiquons l'endroit, le mois et l'année, où elle fut écrite, afin de bien situer la portée de nos réflexions et de nos jugements. En relisant ces pages nous-même, nous avons constaté qu'il y aurait d'utiles modifications de détail à apporter à quelques-unes. Mais cela leur eût enlevé de leur vie et de leur actualité rétrospectives, et cela nous eût probablement mené trop loin. »

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR

Montréal, Novembre 1913



LE CURÉ PELLETIER

1832-1910

L'ABBÉ Alexis Pelletier, ancien curé de Valleyfield, et depuis quinze ans aumônier des Sœurs du Bon-Pasteur à leur maison provinciale de la rue Sherbrooke à Montréal, est décédé pieusement, dans la soixante-treizième année de son âge, et après plusieurs mois de souffrance, le samedi, 25 juin dernier (1910). C'est un prêtre remarquable qui disparaît dans la personne de M. Pelletier.

Il était né à Saint-Arsène de Témiscouata (28 avril 1832) et avait été ordonné à Québec

(19 septembre 1863). Il fut dans sa jeunesse sacerdotale, alors qu'il était professeur au séminaire de Québec ou au Collège Sainte-Anne, mêlé à des luttes retentissantes à propos des « classiques » et des questions universitaires. *Georges St-Aimé* et *Luigi*, les noms de plume qu'il s'était donnés, étaient connus par tout le pays. Ses polémiques ne lui ont pas valu sans doute que des admirateurs, mais il en eut qui lui sont restés fidèles jusqu'à la fin.

Plus tard, quand il fut passé au diocèse de Montréal, dans sa cure de Saint-Bruno, dans celle de Valleyfield, et surtout dans sa retraite du Bon-Pasteur, où il fut aumônier pendant ces dernières années, les ardeurs d'antan se calmèrent. Mais il lui resta toujours, dans la voix et dans le regard, quelque chose qui rappelait, à certaines heures et sur certains sujets, le tonnerre et les éclairs.

Seulement les éclairs passaient vite et le tonnerre n'échappait plus jamais la foudre. Les « enfants » du Bon-Pasteur l'aimaient profondément, jusque dans ses vivacités. Durant sa dernière maladie, qui fut longue, elles prièrent beaucoup pour lui. Jusqu'à la fin, malgré la nature du mal incurable qui le minait (un cancer à la langue et à la gorge), elles crurent au miracle de sa guérison. Elles sont demeurées inconsolables.

Ce prêtre, dont la nature était si active et si combative, par esprit de foi et par vertu de résignation était devenu presque un solitaire dans son presbytère du Bon-Pasteur. Certes, il était d'agréable et utile compagnie aux jeunes confrères que la Providence lui donnait pour collègues, car ses connaissances et son érudition étaient très étendues, et il avait le verbe fa-

cile ; mais il ne sortait presque jamais. Très fidèle à son confessionnal, à ses catéchismes, à ses instructions, il menait une vie très occupée. Il avait une grande générosité d'âme, et ayant su se vaincre lui-même, il enseignait superbement aux autres la leçon de la souffrance. Il priait beaucoup, avec une conviction de cœur qui se traduisait à mille signes. Très à bonne heure, le matin — et chaque matin — pendant des années, il fit le chemin de la croix. Sa dévotion à la sainte Vierge avait un charme tout particulier. Elle rappelait par son abandon quelque chose de la naïveté de l'enfance ; mais elle était virile et convaincue, comme il sied à un sage. Il avait coutume de dire qu'il ne donnerait pas une fortune pour un *Ave*.

Chaque année, à l'été, il faisait un voyage à Québec, dans son cher pays du Témiscouata. Cela le rajeunissait toujours.

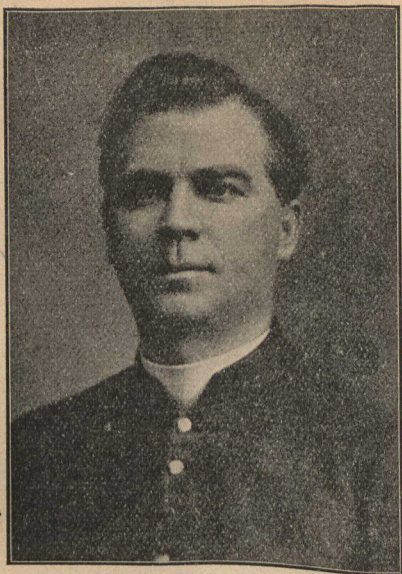
Sa plume depuis longtemps avait fait silence. Mais ses conversations demeuraient pleines de vie. Quand d'aventure il reprenait le fil des discussions de jadis, il était intarissable. Les idées qu'il avait alors défendues, il estimait qu'elles sont aujourd'hui courantes. Pourtant il versait bien un peu, comme tous les convaincus et les ardents, en appréciant les hommes et les choses, dans la note pessimiste. Ce qu'on ne saurait mettre assez en relief, ce sont les qualités vraies de son cœur, de son bon cœur. C'est là qu'il a cherché, et qu'il a trouvé, le secret de sécher bien des larmes, à commencer par les siennes. La miséricorde était son lot. Tous ceux qui l'ont aimé, penseront volontiers, en s'agenouillant sur sa tombe, à cette parole du Maître : « Bienheureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde ».

Les funérailles du regretté défunt ont eu lieu le 29 juin, au monastère provincial du Bon-Pasteur. Mgr Racicot a chanté le service et Mgr l'archevêque a fait l'éloge funèbre. Sa Grandeur a terminé en disant : « Demandons à Dieu de nous donner beaucoup de prêtres aussi instruits, aussi pieux et aussi bons que M. Pelletier. » Cela résume bien et le discours et la vie.

Il avait demandé, lui, à dormir son dernier sommeil au milieu de ses enfants du Bon-Pasteur, et ce sera un regret pour elles, ces enfants qui l'aimaient tant, de ne pas trouver sa tombe dans les pèlerinages qu'elles font à leur cimetière de *Lorette*. Mais il a paru convenable de s'incliner devant le pieux désir de son honorable famille, et ses restes mortels ont été transportés à Saint-Arsène de Témiscouata.

M. Pelletier appartenait à une famille qui a donné plusieurs de ses enfants à l'Église. Il était le frère de la Révérende Mère Marie-de-Saint-Louis, assistante-générale du Bon-Pasteur de Québec, de la Révérende Mère Marie-de-Saint-André, supérieure du Bon-Pasteur de Biddeford, Maine, de la Révérende Sœur Marie-de-Saint-Arsène, religieuse du Bon-Pasteur de Québec, décédée en 1874, de l'abbé Louis Pelletier, décédé en 1872, de M. Philippe Pelletier, du Secrétariat d'État, Ottawa, de Mme Pierre Michaud, Rivière-du-Loup, de Mmes Moïse Morin et Pierre Pelletier, de Notre-Dame-du-Lac, Témiscouata. Il avait trois nièces religieuses, une au Bon-Pasteur de Montréal, et deux au Bon-Pasteur de Québec. Il était le cousin de l'honorable H.-C. Pelletier, juge, de Québec.

Montréal, Juillet 1910



L'ABBÉ GRÉGOIRE

1870-1911

CE n'est jamais sans émotion qu'on s'incline devant le cercueil d'un ami ; car la mort c'est toujours le grand moment de la vie. Quand surtout, elle vient frapper soudainement, en pleine jeunesse et en pleine force, quelqu'un de ceux qui nous sont chers à justes titres, si la foi chrétienne ne nous entr'ouvrait aussitôt les horizons de l'infini, nous nous sentirions accablés. Certes, les enseignements de la foi restent mystérieux ; mais comme ils sont consolants !

Le samedi, 3 juin, M. l'abbé Grégoire, autre-

fois le Père Grégoire, des Viateurs, qu'un si grand nombre d'élèves ont connu et aimé à Joliette et à Rigaud, et qui, depuis quatre ans, remplissait, à l'édification de tous, les fonctions du saint ministère dans l'importante paroisse de Saint-Louis-de-France à Montréal, après une journée aussi active et aussi occupée que jamais, était soudain frappé d'une angine de poitrine qui l'emportait en deux heures. Le matin, ses fonctions de desservant de la paroisse en l'absence de M. le curé Bélanger, actuellement en voyage d'Europe, l'amenaient à l'archevêché, où il venait chercher les dispenses pour les mariages de la semaine et une permission spéciale pour une ordination sacerdotale qui doit avoir lieu prochainement à l'église Saint-Louis-de-France. L'après-midi, comme du reste tous les samedis et veilles de fête, il passait de longues heures au confessionnal : heures fécondes qu'il jugeait souvent trop courtes au gré de son zèle, et durant lesquelles sa belle âme de prêtre se répandait en des avis et des conseils si précieux. Le soir, à 6 heures, il allait porter à un malade les consolations dernières... C'étaient aussi les dernières qu'il devait donner. De retour au presbytère, il fut saisi au cœur par la terrible angine. Son médecin vint l'assister, hélas inutilement, malgré sa science et son dévouement. Son confesseur vint aussi, et, sous sa direction éclairée, très calme, il se prépara rapidement au grand voyage. Il régla tout ce qu'il avait à régler. Il fixa lui-même le lieu de sa sépulture au pays de son enfance. A 10 heures, tout était fini. Et ce fut, pour ses confrères d'abord, puis bientôt pour tous les paroissiens de Saint-Louis, pour ses nombreux amis, pour ses chers pénitents, une vive et profonde douleur. On le sa-

vait bien, sa mort n'était pas imprévue, car c'était un prêtre au su de tous selon le cœur de Dieu ; mais elle était si subite !

Le mardi, 6 juin, l'église Saint-Louis-de-France voyait, pour ses funérailles, un concours du clergé et du peuple comme elle n'en vit jamais. L'émotion pieuse et recueillie de la foule attestait mieux que toute parole en quelle estime et en quelle vénération on tenait le regretté défunt. M. l'abbé Dufault, son cousin, chanta le service, assisté par MM. les abbés Lachapelle et Lafontaine, ses condisciples. Avant l'absoute, M. le chanoine Roy, administrateur du diocèse, prononça l'oraison funèbre avec beaucoup de tact et d'élévation de sentiments. Il raconta ce que fut l'abbé Grégoire élève au collège, ce qu'il fut plus tard comme professeur, préfet de discipline et préfet des études, puis enfin ce qu'il fut à Saint-Louis-de-France. Bien des larmes coulèrent des yeux, et plus d'un regard se porta vers le modeste confessionnal, où, si souvent, le cher défunt calma les consciences et rectifia les cœurs dans les pieux épanchements du ministère du pardon.

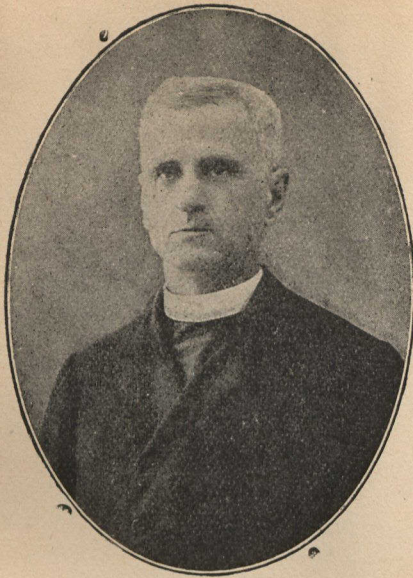
Philippe-Oswald Grégoire était né à Saint-Esprit, comté de Montcalm, le 30 avril 1870. Il dépassait à peine sa quarantième année. Après ses études au Collège Joliette, aujourd'hui séminaire, où il se fit remarquer autant par sa bonne conduite et sa régularité que par son application et ses succès, il entra chez les Clercs de Saint-Viateur, et fut ordonné prêtre le 28 août 1898, par Mgr Bruchési. Jusqu'en 1907, il fut professeur et préfet soit à Joliette, soit à Rigaud. De graves raisons de charité filiale lui firent demander et obtenir en 1907 d'être incorporé au clergé séculier. C'est alors

qu'il fut attaché en qualité de vicaire à l'église de Saint-Louis-de-France. En mars dernier, M. le curé Bélanger étant parti en voyage d'Europe, M. l'abbé Grégoire fut nommé desservant.

Dans tous les ministères où il a été employé, ce prêtre studieux, pieux et zélé, s'est dépensé sans compter. Sa fermeté et son amour du devoir en faisaient un professeur et un préfet absolument distingué. D'autre part, son humeur joviale et son affection vraie lui valaient de tous ses élèves et administrés la plus complète confiance et une fidélité qui ne se démentait pas. Son confessionnal à Saint-Louis-de-France était l'un des plus fréquentés. Lui-même, il y était assidu avec un zèle remarquable. Ses confrères, qui le savaient serviable et bon, l'aimaient comme leur meilleur ami. Comme l'a si bien dit M. l'administrateur, il sera regretté de tous : de son archevêque, de son curé, de ses confrères, de ses nombreux amis et de tous les paroissiens de Saint-Louis.

Les restes mortels de M. l'abbé Grégoire, au soir des funérailles à Montréal, ont été transportés à Saint-Esprit, où un second service a été chanté le lendemain, 7 juin. C'est là, parmi les siens, à l'ombre du clocher natal, qu'il a voulu dormir le dernier sommeil. Qu'il y repose en paix !

Montréal, Juin 1911



LE PÈRE CHAGNON

1847-1911

L'ARDENT apôtre de la cause nationale aux États-Unis de la Nouvelle-Angleterre, le curé de Champlain depuis trente-quatre ans, le prêtre au cœur plein de zèle, le patriote sincère, celui qu'on nommait si justement le *Père* des Conventions, non seulement parce qu'il les avait en effet suscitées et fait réussir, mais parce qu'il leur fut toujours fidèle et les dirigea tant qu'il put dans le bon sens — nous voulons dire dans le sens de la revendication très ferme des droits avec le souci constant du respect des autorités établies — le

Père Chagnon, comme on l'appelait partout, est mort le lundi 9 octobre, et ses funérailles ont eu lieu, à Champlain, le vendredi 13 octobre.

C'est une lourde perte pour le clergé franco-américain et pour la cause sacrée que défendent si vaillamment nos vénérés confrères de la Nouvelle-Angleterre : la cause de la survivance de la foi catholique et de la langue française. « M. Chagnon » — écrivait Mgr Bruchési au lendemain de sa mort à M. l'abbé Garand, de Clayton, l'un des meilleurs amis du regretté défunt — « M. Chagnon était un prêtre aussi remarquable par sa piété que par son zèle... Il s'est dévoué au service des âmes, et toutes les nobles causes ont trouvé en lui un sage et ardent défenseur. Les Canadiens des États-Unis n'ont pas eu d'ami plus sincère, ni plus fidèle... »

Et dans cette lettre, qui constitue le meilleur éloge du curé défunt, Sa Grandeur ajoutait : « Né à Montréal, M. Chagnon n'a jamais brisé les liens qui l'attachaient à notre diocèse... » C'est pourquoi nous estimons de notre devoir de rendre à sa mémoire un juste et public hommage.

François-Xavier Chagnon était né à Verchères, le 18 février 1842. Il étudia à Joliette et fit sa cléricature au grand séminaire de Montréal. Le 3 janvier 1870, il était ordonné prêtre, à Montréal, par feu Mgr Pinsonnault. Successivement vicaire à Saint-Lin, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, à Sainte-Philomène-de-Châteauguay, à Saint-Isidore-de-Laprairie, à Saint-Michel-de-Napierville, à Saint-Jean-d'Iberville et à Sainte-Brigide de Montréal (1870-1877), il partait en janvier 1877 pour aller prendre possession, au diocèse d'Ogdensburg, de la pa-

roisse de Sainte-Marie-de-Champlain. Il devait y mourir après trente-quatre ans d'une vie de curé étonnamment active et fructueuse.

Peu de temps après son arrivée aux États-Unis, il entreprenait la visite des principaux centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Il trouva ses compatriotes dans une situation sociale des plus pénibles. Pauvres pour la plupart, venus aux États-Unis dans le but de travailler aux usines, isolés et sans cohésion, les Canadiens ne comptaient pas beaucoup dans la vie américaine. M. Chagnon se donna la mission de les grouper dans des associations nationales, qui les garderaient aux traditions du pays natal, tout en les faisant vivre de la vie propre à leur pays d'adoption sous l'égide du drapeau étoilé. Lui-même ne tarda pas à obtenir ses lettres de citoyen américain, et, constamment, il encouragea ses compatriotes à se faire naturaliser. De concert avec ces hommes d'œuvres, intelligents et actifs, dont l'histoire se doit de conserver précieusement les noms : le major Édouard Mallet, de Washington, MM. Ferdinand Gagnon et Benjamin Lanthier, du Massachusett, M. le Dr H. Martel et M. Daniel Côté, du Maine, M. le Dr Omer Larue, du Connecticut, M. le Dr M. Leprohon, de Brooklyn, M. le prof. De Baudy, de Glens Falls, M. le Dr J. H. Larocque, de Plattsburg et plusieurs autres, M. le curé de Champlain organisa des conventions et patronna des journaux. Le 15 août 1874, la Convention de Plattsburg inaugurerait un mouvement d'ensemble, qui a pu avoir, sans doute, ses heures sombres et difficiles, mais qui a sûrement contribué, plus que quoi que ce soit, à l'expansion et au succès des nôtres dans la république voisine. Les conventions nationales

ont été, en effet, pour nos frères canadiens des États-Unis un grand moyen d'action.

En 1880, les Franco-Américains des États de l'Est ne formaient qu'un total de 324,000 âmes environ, et ils n'avaient pour les desservir au spirituel que 70 prêtres. Aujourd'hui, après trente ans, ils ont 300 prêtres et dépassent le million. Or, ce n'est pas exagéré de dire que le Père Chagnon a été l'un des principaux ouvriers de ce grand œuvre du groupement et de la consolidation des nôtres qui a été leur force.

L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, qui groupe à l'heure actuelle pas loin de 30,00 membres et qui fait de nos frères d'outre-quarante-cinquième un élément avec lequel on compte nécessairement, est née de ces initiatives et de ces conventions, dont, selon le sentiment de tous, M. le curé de Champlain fut le *père* !

Le 4 juillet 1907, une souscription de plusieurs milliers de dollars permettait d'ériger à Champlain, sur le terrain de l'église Sainte-Marie — discret hommage au patriotisme éclairé du curé Chagnon ! — un magnifique monument, réduction de celui de Québec, à Samuel de Champlain, le fondateur de Québec et le découvreur du lac Champlain. Ce jour-là, on peut l'affirmer, le patriote curé vécut la plus belle heure de sa vie. La vieillesse pouvait venir, le cher curé savait qu'il ne mourrait pas tout entier. Comme l'ancien, et dans un sens très précis, il pouvait se dire que, pour sa foi et pour sa langue, il avait élevé un monument — *Exegi monumentum* ! — Parmi ceux qui l'ont puissamment secondé à Champlain même, il convient de nommer au moins l'honorable L.-C. Lafontaine, qui fut commissaire de l'État de New York aux

mémorables fêtes du 3ème centenaire de la découverte du lac Champlain.

Toutes ces œuvres extérieures n'empêchèrent pas M. le curé Chagnon d'être d'abord à sa paroisse et à ses paroissiens. Une belle église en pierre de 40,000 dollars, une école paroissiale de 10,000 dollars, et le nouveau couvent récemment construit sont des témoins irrécusables de son activité et de son zèle. Il y a plus et mieux encore. Il faut avoir vu la douleur de son peuple, de tout son peuple, au jour de ses funérailles, pour comprendre le bien que ce prêtre selon le cœur de Dieu a fait à des milliers d'âmes ! Les anciens se rappelaient, et les plus jeunes avaient déjà appris, ce qu'il fit pour la religion, pour la paroisse, pour l'Église et surtout peut-être pour les écoles, les vraies écoles catholiques et françaises, qui n'eurent nulle part un champion plus vigilant.

M. le curé Chagnon, qui était un prêcheur infatigable, écrivait aussi à ses heures. Tous les journaux patriotes, je crois, ont eu de fois à autre sa collaboration, et il laisse quelques modestes volumes, par exemple *Les Annales de la paroisse de Saint-Jacques-de-l'Achigan* et *La Vie du Rév. Jean Romuald Paré*, qui prouvent que cet apôtre toujours actif aurait pu, s'il n'eût été ailleurs très pris, tenir vaillamment une plume.

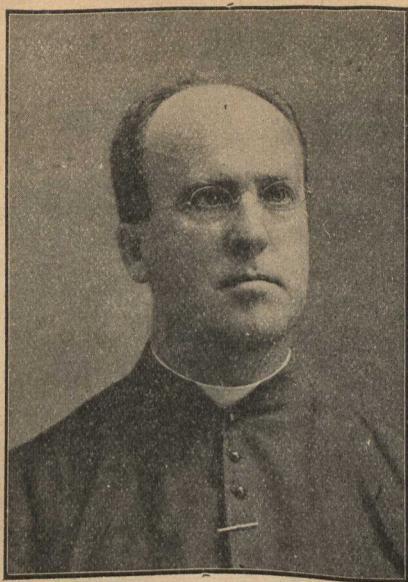
Les funérailles du regretté Père Chagnon ont donc eu lieu à Champlain le vendredi 13 octobre. Mgr Gabriels, évêque d'Ogdensburg, n'a pu assister, de même que Mgr Bruchési, notre archevêque. Les deux prélats étaient, ce jour-là, en route pour Baltimore, où ils allaient assister aux fêtes jubilaires du cardinal Gibbons. Mgr l'évêque d'Ogdensburg était représenté par Mgr Conroy et Mgr Larose, ses grands-vicaires, et M. le

chanoine Adam, curé du Sacré-Cœur à Montréal, l'un des amis de cœur du cher défunt, représentait Mgr l'archevêque. On remarquait encore la présence de Mgr Dugas, de Cohoes. Plus de soixante prêtres et tout le peuple de Champlain et des environs étaient venus rendre les derniers devoirs à l'homme de bien, si sincèrement prêtre et si sincèrement patriote, que tous regrettent.

M. le chanoine Adam prononça l'oraison funèbre. C'est la voix plus d'une fois brisée par l'émotion que M. le chanoine rappela les vertus, les mérites, le zèle et le dévouement du curé défunt. Les assistants pleuraient. En entendant redire brièvement ce que le Père Chagnon fit pour leur paroisse, pour leur église, pour leurs écoles... ce qu'il fut, sur un théâtre plus vaste, pour ses compatriotes de la Nouvelle-Angleterre, tous sentaient qu'on venait de perdre plus qu'un ami et plus qu'un citoyen ordinaire.

Le Père Chagnon a voulu dormir son dernier sommeil à l'ombre du monument Champlain, tout près de sa chère église de Sainte-Marie. Dans la mort comme dans la vie, il reste fidèle aux deux amours de son grand cœur : sa langue et sa foi ! Comme il est dit de Champlain, sur le socle de son monument-souvenir, on peut affirmer de M. le curé Chagnon que « sa mémoire sera toujours une inspiration qui portera vers le vrai, vers le bon et vers le beau ». Le père des Conventions est mort, mais les Conventions franco-américaines vivront, et, devant l'histoire, ce sera sa gloire ; le champion des écoles paroissiales n'est plus, mais ses œuvres demeurent, et, pour les siens, ce sera une force et une bénédiction !

Montréal, Octobre 1911



LE CURÉ VAILLANCOURT

1857-1911

LES desseins de Dieu sont impénétrables. En présence de certains coups inopinés du malheur, il faut faire appel à toute sa foi pour ne pas s'abandonner aux désespérances du fatalisme. La mort si soudaine du curé de Sainte-Thérèse, M. l'abbé Joseph-Arthur Vaillancourt, tué accidentellement par un convoi de chemin de fer, à Sainte-Thérèse même, le vendredi 24 novembre dernier, est l'un de ces coups du sort qui sont vraiment effrayants. Comment cela a-t-il pu se faire ? Tous ceux qui ont connu le curé de Sainte-Thérèse savent ses habitudes de prudence. Et il semble bien

pourtant, au premier abord, qu'il a commis en cheminant sur la voie ferrée une grave imprudence. Mais n'affirmons rien, les jugements humains sont toujours faibles par quelque endroit.

Avant même de sortir du village de Sainte-Thérèse, le chemin de fer qui va vers Saint-Jérôme fait une courbe et il passe bientôt, à vingt-cinq pieds au-dessus du sol, à un endroit où le chemin de la côte nord cotoie la petite rivière locale. Revenant de faire sa leçon de catéchisme à l'école des Frères, M. le curé, pour sa marche quotidienne, s'était malheureusement aventuré sur la voie ferrée. Le train, nous a-t-on dit, étant en retard, il comptait sans doute que la voie était libre, que le train était passé. La légère surdité, qu'il se refusait à croire peut-être aussi grave qu'elle était, mais dont il était cependant affligé, l'empêcha-t-elle d'entendre la venue du convoi ? Ou encore, une préoccupation intellectuelle — il avait l'habitude de préparer ses instructions dans ses marches, et il devait prêcher le dimanche suivant — l'absorba-t-elle, pendant qu'à son ordinaire il récitait son chapelet en marchant (1) ? Nous ne le saurons jamais. Le mécanicien eut beau faire entendre le sifflet d'alarme, le pauvre curé ne put à temps percevoir les sons. Au moment, semble-t-il, où il se garait, l'avant de la locomotive le frappa, et il fut lancé dans le vide sur le remblai durci, puis son corps roula, broyé affreusement, dans le lit de la petite rivière. Il était mort quand on le ramassa. Le train stoppa. On hissa respectueusement à bord les

(1) On a retrouvé son chapelet avec ses lunettes sur la voie ferrée. Il fallait donc qu'il eut son chapelet à la main quand il fut frappé.

restes du malheureux curé. Prévenu par téléphone, l'un de ses vicaires, M. l'abbé H. Papineau, arriva aussitôt à la gare. Il donna une absolution conditionnelle et administra aussi *ad cautelam* une onction sainte au pauvre cher curé. L'instant d'avant, le regretté M. Vaillancourt, parlant à sa classe de catéchisme, expliquait à ses enfants que dans un accident on doit ainsi absoudre et oindre même ceux qui sont apparemment morts, parce qu'on ne sait jamais l'instant précis où la mort réelle a lieu : coïncidence pour le moins singulière, où notre foi aime à voir sa préparation par intention virtuelle à la réception des rites suprêmes de l'Église. Le curé Vaillancourt craignait beaucoup la mort et les angoisses qui la précèdent souvent. Dieu a-t-il voulu les lui épargner ? Dans tous les cas, l'examen des blessures porte à croire que la mort a été instantanée.

Ce fut au séminaire, où il a toujours vécu et dont il était le vice-supérieur, et dans la paroisse, dont il était le digne et aimé curé depuis tantôt vingt ans, une profonde sensation de stupeur. Était-ce bien vrai que M. le curé était mort de cette façon terrifiante ? On venait de partout constater la triste réalité. Le malheur, hélas, n'était que trop certain. A 3 heures, cette après-midi du vendredi, M. le curé devait présider le pieux exercice du chemin de la croix en faveur des défunts. M. le vicaire Papineau, qui le remplaça, nous disait l'émotion pieuse de la foule qui suivit les stations saintes. Et ce matin, lundi, jour des funérailles, l'aspect du village, avec ses drapeaux à mi-mat et ses crêpes à toutes les portes, disait éloquemment le deuil de tous.

M. le curé Vaillancourt était né à Sainte-Rose,

le 18 août 1857. Sa famille, très attachée au sol, faisait de la pratique des devoirs chrétiens son plus beau titre de gloire. On y gardait les saines traditions qui ont fait de tout temps la force et le charme de la vie canadienne : le respect de Dieu et l'amour du travail. Laborieux, économes, hospitaliers, s'aimant bien les uns les autres, les Vaillancourt sont foncièrement canadiens. Les enfants poussent dru sous l'œil de Dieu, les récoltes donnent abondamment sous l'effort des bras. Six garçons et six filles vinrent égayer le foyer de Toussaint Vaillancourt et de Caroline Roy. Deux fils devinrent prêtres : le curé de Sainte-Thérèse et son frère l'oblat décédé il y a quelques années. Quatre filles se firent religieuses chez les Sœurs de Sainte-Croix, dont l'une est aussi décédée. Les quatre autres fils et les deux autres filles se marièrent, et leurs postérités rappellent celle des anciens. Jadis, en les voyant réunis, on ne pouvait s'empêcher de penser aux familles des patriarches dont il est question au premier livre de Job.

M. Vaillancourt étudia au séminaire de Sainte-Thérèse, où, devenu prêtre (24 août 1883), il devait vivre toute sa vie, comme professeur (1883-1888), puis comme directeur (1888-1892) et enfin comme curé de la paroisse, de 1892 jusqu'à sa mort.

Pieux, intelligent, affable, volontiers distrait et toujours bon et dévoué, il a passé en faisant le bien comme tout naturellement. Plutôt timide, les honneurs et la considération des gens le mettaient un peu mal à l'aise. Il s'étonna des fêtes par lesquelles ses paroissiens célébrèrent ses noces d'argent sacerdotales, à son retour d'un voyage à Rome et en Terre-Sainte, il y a

trois ans. Et si, du haut du ciel, où nous aimons à le voir, il a pu contempler ce matin le spectacle imposant de l'affluence à ses funérailles, il a dû en être très surpris. « Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans sa vie, a dit spirituellement l'un de ses condisciples, c'est sa mort. » Le mot est juste. Plus heureusement Mgr l'archevêque a dit, en prononçant son oraison funèbre : « C'est une belle carrière qui vient de finir ; M. le curé Vaillancourt n'a peut-être fait aucune action d'éclat, mais il a chaque jour accompli son devoir, et cela vaut mieux ».

Ses paroissiens l'aimaient autant qu'ils le respectaient. Il fut pour eux un curé très dévoué. Sous son administration on peut dire que la paroisse s'est transformée au point de vue du progrès. Des éléments nouveaux se sont ajoutés aux anciens. En tout cela, il y a des dangers. Le bon curé veillait. Par le zèle de ses communautés et leur action sur l'enfance, par ses congrégations pieuses, et surtout par son cher Tiers-Ordre, il imprima à tout son monde un cachet singulier. Sous sa direction, on apprenait à être chrétien et pieux avec intelligence et clarté. La grande œuvre de sa vie, ce qui en restera surtout, c'est son action sacerdotale sur sa paroisse, il en a fait une paroisse modèle.

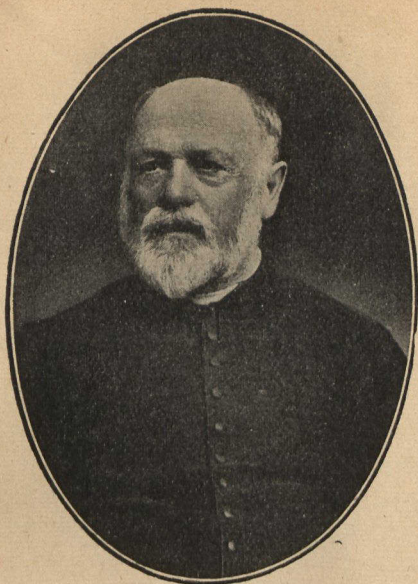
Ses lumières, au conseil du séminaire, étaient précieuses. Il semble que là, comme dans la direction effective de sa paroisse, il perdit toutes les indécisions de langage et d'attitude qu'on était accoutumé à voir en lui : *peut-être... probablement que... il se pourrait que...* En ses dernières années, passé très vite et encore jeune au rang des anciens, devenu vice-supérieur, il exerçait sur ses jeunes confrères une influence

bienfaisante. On allait volontiers vers lui et on s'en trouvait bien.

Ses anciens élèves de même ne lui gardaient pas rancune de ses justes sévérités. Quatre ans il fut le professeur (en éléments, en syntaxe, en méthode et en versification) de la classe qui termina ses études en 1888. L'avant dernier été, il les rencontrait en *conventum* à Saint-Eustache. Ce qu'il s'évoqua alors de joyeux souvenirs !

On l'a inhumé à Sainte-Thérèse, dans la crypte des prêtres, sous l'autel, aux côtés des Brunet, des Rouleau et des Charlebois.

Montréal, Décembre 1911



LE CHANOINE LUSSIER

1835-1911

DE l'ancien chapitre de Montréal, dont les derniers titulaires furent nommés le 1^{er} mars 1878, il ne reste plus qu'un seul survivant, M. le chanoine Lesage, naguère curé de Chambly, et maintenant en retraite à l'Assomption. Après Mgr Bourget et Mgr Fabre, après MM. Moreau, Dufresne, Lamarche, Mongeau, Hicks, Moreau et Leblanc, M. Lussier, qui fut longtemps curé de Beauharnois, et qui y vivait retiré depuis six ou sept ans, vient de partir, lui aussi, à 76 ans, pour le grand et toujours mystérieux voyage de l'éternité.

Nous devons à la mémoire de ce prêtre distingué autre chose qu'un banal éloge. Il fut trop mêlé à la vie du diocèse et même à l'administration diocésaine de Montréal pour que sa fin, hélas attendue, ne soit pas pour nous un véritable deuil. Trop jeune pour l'avoir vu à l'œuvre ici, l'ayant peu connu personnellement, nous ne pouvons en parler que d'après des notes, qu'on a bien voulu nous remettre.

Ces prêtres de l'évêché de Montréal d'il y a trente ans, que l'épreuve trouva au poste, au début de l'épiscopat de feu Mgr Fabre, ont eu bien du mérite. Ils traversèrent des jours pénibles. Dans le lointain, leurs physionomies nous apparaissent à travers je ne sais quel voile de tristesse. Le grand Mgr Bourget, à plus de 80 ans, parcourant en mendiant son vaste diocèse, domine tout ce groupe et lui donne comme une mélancolique majesté. Comme lui, le saint évêque, ses collaborateurs immédiats ont beaucoup travaillé et beaucoup souffert. Quelle que soit la part de l'humaine faiblesse, le malheur est une auréole qui, à distance, nimbe superbement les fronts.

M. Lussier était resté très fidèle aux idées de Mgr Bourget et aux souvenirs de sa jeunesse sacerdotale. Mais aussi, quels beaux souvenirs !

Protégé de l'ancien curé Thomas Pepin, de Boucherville, après ses études à Saint-Hyacinthe et sa cléricature au séminaire *de la Montagne* (comme on disait jadis), une fois devenu prêtre (2 septembre 1860), et ayant fait quelques mois (1860-1862) de vicariat à Laprairie, il passa six ans environ chez son vénéré protecteur, le curé Pepin de Boucherville. En février 1868, avec le premier détachement des zouaves canadiens, il partait pour Rome. Il allait y étudier le droit

canonique, et de fait il prit sa licence et son doctorat à l'*Apollinaire*. Mais il est permis de croire que le mouvement des zouaves ne fut pas étranger à sa décision. Prêtre, il ne pouvait pas prendre le fusil ! D'autre part, les aumôniers étaient nommés. Il partit pour étudier. C'était encore un moyen de suivre les zouaves. Aussi bien, fait docteur en droit canonique le 17 août 1870, on le voit, le 20 septembre suivant, assister à la prise de Rome, en qualité de suppléant de M. Édouard Moreau, l'aumônier régulier, à ce moment absent. Entre temps, il avait fait un voyage en Terre Sainte avec l'ancien curé de Saint-Hugues, M. Archambeault, et feu M. Primeau, qui fut curé de Boucherville. De sorte que, quand il revint au Canada (avec l'abbé Colonneri) en 1871, il était pour la vie muni de riches souvenirs.

Il fut d'abord desservant de Boucherville, où il devait fermer les yeux à son protecteur toujours aimé, M. Pepin (29 décembre 1875), après avoir célébré ses noces d'or (8 octobre 1874). En janvier 1876, M. Lussier était appelé à l'évêché — aujourd'hui l'archevêché de Montréal. Le 1^{er} mars 1878, en même temps que M. Lesage, il était fait chanoine. Le 16 du même mois, il était nommé chancelier. Un an plus tard, le 18 juin 1879, il devenait desservant, puis, le 21 mai 1880, curé de Saint-Henri-des-Tanneries (Montréal). En 1882 (28 août) Mgr Fabre le nommait curé de Contrecoeur. Enfin, en 1886 (30 octobre), M. le chanoine Lussier devenait curé de Beauharnois. Pendant dix-huit ans, il administra cette belle paroisse, éteignit la dette de la fabrique, bâtit un hospice et un couvent. Sentant ses forces décliner, en 1904, le 30 octobre, il prenait sa retraite à l'hospice

Saint-Joseph. C'est à Beauharnois qu'il voulait mourir et qu'il est mort. En un mot, c'est comme curé de Beauharnois qu'il entre dans l'histoire.

« Dieu a été si bon pour moi — avait-il coutume de dire — que je ne serai jamais trop bon pour les autres. » Belle maxime en vérité, qui est bien dans la note évangélique. Aussi M. le chanoine Lussier s'est-il constamment fait remarquer par son zèle pour les pauvres, les orphelins, les malades, ceux qui souffrent en un mot. On ne frappait jamais en vain à la porte de sa maison, ni non plus à celle de son cœur. Son talent d'administrateur était reconnu et apprécié par tous, par ses supérieurs et par ses administrés. Il voulut faire ses œuvres de son vivant, et il les fit avec prudence. « J'aimerais tellement mes paroissiens — disait-il à Saint-Henri, dans un sermon resté fameux — qu'ils finiraient par m'accorder tout ce que je leur demanderais. » Ce fut partout pour M. Lussier le secret de bien des succès. Plutôt timide par nature, il parlait pourtant avec aisance et avec force. Il savait persuader et convaincre.

Mgr Emard qui l'avait administré le 13 décembre, chanta son service le 28 et prononça l'oraison funèbre. Monseigneur parla de l'aimable simplicité du regretté défunt, de sa charité, de sa grande piété. Mgr Aubry, vicaire-général de Valleyfield, M. le chanoine Lesage, ancien curé de Chambly, M. l'abbé Dubreuil, procureur de Saint-Hyacinthe, et plusieurs prêtres, enfants de Beauharnois, assistaient Mgr l'évêque à l'autel. Mgr Roy, vicaire-général de Montréal, Mgr Allard, curé de Sainte-Martine, une cinquantaine de prêtres et la paroisse tout entière assistaient aux funérailles qui furent très imposantes.

M. le chanoine Lussier était né le 20 octobre 1835. Il est mort le 24 décembre 1911. Ordonné prêtre le 2 septembre 1860, il fêtait, en 1910, chez son successeur, M. l'abbé Théodule Nepveu, au presbytère de Beauharnois, ses noces d'or sacerdotales. Déjà malade, il sentait bien que c'était là le commencement de la fin. Mais très noblement il acceptait la mort, comme il avait accepté les épreuves de la vie. Heureux devant Dieu ceux qui savent ainsi vieillir ! Car, la preuve en est faite depuis longtemps, ils savent aussi, ceux-là, mourir ! Et, apprendre à bien mourir, n'est-ce pas, à tout compter, la plus importante leçon de la vie ?

Les restes mortels du regretté curé de Beauharnois ont été inhumés, selon son désir, dans le cimetière paroissial, et dans le terrain des prêtres, près de la 14^e station du chemin de la croix. Ne semble-t-il pas qu'il y ait, dans ce désir ou dans ce geste, toute une prière et toute une leçon ?

Montréal, Janvier 1912



LE CURÉ MORIN

1852-1911

LE samedi, 22 décembre, à l'hôpital de Saint-Eusèbe à Joliette, après une maladie de plusieurs mois, s'éteignait doucement dans le Seigneur un prêtre dont le nom vivra dans l'histoire de la colonisation de notre pays, M. le curé Jean-Baptiste Morin.

D'une nature très vive et très impressionnable, M. l'abbé Morin a beaucoup travaillé et il a beaucoup souffert. Il n'avait encore que cinquante-neuf ans, et sa vie déjà avait été fort remplie.

Aux jours de sa jeunesse sacerdotale, il fut

plusieurs années procureur et préfet des études au collège commercial de Varennes. Son dévouement à toute épreuve lui garda dès ce temps, pour toujours, des amitiés dont il était fier et qui l'honoraient.

Vicaire pendant quelques mois à Saint-Jean-Baptiste de Montréal, sous la direction de M. le curé Magloire Auclair, qui l'a précédé de dix jours dans la tombe, il resta attaché toute sa vie à cette paroisse et à son curé. Devenu missionnaire-colonisateur de l'Alberta pour une dizaine d'années, quand les besoins de ses courses apostoliques le ramenaient à Montréal, il logeait toujours chez l'hospitalier curé de Saint-Jean-Baptiste. Doués très différemment, ces deux hommes d'action s'entendaient par leur grand cœur. Que de projets plus audacieux les uns que les autres ils ont ensemble arrêtés ! Que de longues conversations ils ont échangées, où le progrès des œuvres vives du ministère des villes et de l'apostolat de l'Ouest était fructueusement discuté ! La vie du prêtre vraiment actif ne peut pas connaître l'éclat des grandes tribunes ni le rayonnement de la cellule du savant ; elle n'en reste pas moins pleine de mérites aux yeux de Dieu, et aussi aux yeux des hommes qui savent voir.

Pendant son laborieux ministère de l'Ouest, M. Morin a conduit là-bas des centaines et des centaines de colons. Il a fondé des missions, des paroisses, une ville même, qui porte son nom : Morinville. Il s'est dépensé, largement, sans compter. Sa religion peut-être, n'avait rien de tendre et ses manières étaient plutôt brusques, mais quel dévouement et, au fond, quel cœur !

La dernière décade de sa vie de prêtre, il la

passa, dans le ministère pastoral, comme curé à Saint-Jean-de-Matha d'abord, puis à Saint-Paul-de-Joliette sa paroisse natale. Certes, il eut à cœur le bien de ses ouailles, mais il semblait à tous un peu dépaycé dans le calme ministère d'une cure de campagne. On aurait dit qu'il avait la nostalgie des longs voyages en chars et des vastes prairies de l'Ouest. A un évêque-missionnaire, qui le visitait dans sa dernière maladie, il disait récemment : « Ah ! si j'étais plus jeune ! » Toutes ses ambitions légitimes et toute sa vie tiennent dans ce mot.

Retiré, les derniers mois de sa vie, au séminaire de Joliette, où il ne comptait que des amis, il a sanctifié ces jours par la souffrance. Du séminaire à l'hôpital (Saint-Eusèbe), et de l'hôpital au séminaire, il fit plus d'un voyage. La douleur le tenaillait, sans doute, elle exaspérait même un peu parfois sa nature si vive ; mais il défendait sa vie pied à pied. Car s'il était trop croyant pour ne pas se soumettre aux volontés de Dieu, il était trop vivant pour ne pas regretter la vie qui lui échappait.

Ses funérailles, qui ont eu lieu à Saint-Paul-de-Joliette, sous la présidence de Mgr Archambeault, le 26 décembre, ont été très belles. Parti de Joliette même, à 9 heures, le long et imposant cortège funèbre, de plus de cent cinquante voitures, arrivait à Saint-Paul vers les 10 heures. Je ne sais rien de plus expressif que ces longs défilés des funérailles à la campagne. Il y a là un hommage touchant à la majesté de la mort ! Outre les membres du clergé et ceux de la famille du regretté défunt, on peut dire que toute la paroisse de Saint-Paul s'était portée au devant de la dépouille mortelle de son ancien curé, qui était aussi par sa naissance l'un de ses

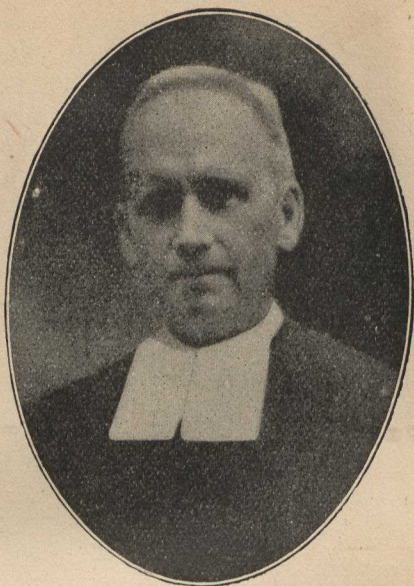
enfants. De Joliette et de Saint-Jean-de-Matha, également, on était venu en nombre.

Mgr l'évêque de Joliette chanta lui-même le service, assisté de MM. les curés de Saint-Paul, de Saint-Jacques et de Saint-Jean-de-Matha, et des deux MM. Perrault, cousins du défunt. Une cinquantaine de prêtres assistaient au chœur. Avant l'absoute, Mgr Archambeault fit un très beau discours sur le rôle et l'action du prêtre en général, sur ceux surtout du curé qui a charge d'âmes, et enfin sur le mérite tout spécial de ces prêtres qui se dévouent, dans notre jeune pays, à l'œuvre religieuse et patriotique de la colonisation. L'application, Monseigneur eut à peine besoin de l'indiquer, se faisait d'elle-même tout naturellement.

Enfin, on porta le cercueil au cimetière paroissial, où M. l'abbé Morin a voulu dormir son dernier sommeil, au milieu des siens, et près du saint et toujours regretté M. le curé Dupont.

Né à Saint-Paul-de-Joliette, le 13 mars 1852, feu M. Morin avait étudié à Rigaud et au grand séminaire de Montréal. Prêtre le 10 août 1884, il fut successivement, ainsi que nous l'avons dit plus haut, procureur et préfet des études au collège de Varennes (1884-1890), vicaire à Saint-Jean-Baptiste (1890-1891), missionnaire-colonisateur de l'Alberta (1891-1900), curé de Saint-Jean-de-Matha (1900-1906), et enfin curé de Saint-Paul, sa paroisse natale (1906-1910). Il était retiré depuis un an passé au séminaire de Joliette.

Montréal, Janvier 1912



LE FRÈRE DENYS

1847-1912

Nous avons fait, ce matin, 17 janvier, à la cathédrale de Montréal, au milieu d'un grand concours du peuple, et surtout des enfants, les funérailles du regretté Frère Denys, des Écoles chrétiennes, depuis de longues années directeur de l'Académie de l'archevêché. Trois anciens élèves du regretté religieux, MM. McShane, McCrory et Reed, officiaient à l'autel. Au chœur de l'orgue, la maîtrise de l'église de Saint-Patrice, sous la direction du professeur Shea, chantait les motets et les hymnes, cependant que les nefs et les transepts de

la vaste église débordaient d'enfants. Il y avait notamment ceux de l'Académie de l'archevêché, ceux du Mont-Saint-Louis, ceux de l'École Sainte-Anne.

Toutes ces voix d'enfants, chantant ou priant, de quelle puissance ne jouissent-elles pas auprès du cœur de Dieu ? Et le cher frère Denys, qui a donné tout près de cinquante ans de sa vie de religieux et de maître d'école à la jeunesse, qui l'aimait par conséquent comme l'œuvre des œuvres, a dû, de là-haut, contempler avec joie ce beau spectacle qu'offraient ses funérailles !

Quelques heures avant de mourir, il nous disait : « Si je puis guérir, je retournerai volontiers à la besogne auprès de nos chers enfants ; mais, s'il plaît à Dieu qu'il en aille autrement, que sa volonté soit faite. » Il est donc parti, calme et tranquille, comme il avait vécu, conscient, me semble-t-il, qu'il avait accompli sa tâche, et confiant absolument en la miséricorde divine.

L'une de ses plus précieuses consolations — il l'a dit à ses confrères — ce fut de recevoir, trois quarts d'heure avant sa mort, la visite de Mgr l'archevêque. Cette bénédiction dernière du pasteur qu'il voyait de près, dans les cérémonies du chœur, depuis de longues années, lui fut, avec les sacrements, qu'il avait reçus la veille pieusement, comme le viatique suprême et la feuille de route pour le grand voyage.

Narcissus Denys était né, il y a soixante-cinq ans, à Saint-Félix-de-Kingsey, au comté de Drummond et au diocèse de Québec. A seize ans, en 1863, il entra au noviciat des Frères des Écoles chrétiennes, à Montréal. Dès son temps de probation et dès ses jeunes années de religieux, il se fit remarquer par les qualités qui devaient le distinguer toute sa vie. Calme,

pondéré, intelligent et bon, il ne connaissait en apparence aucune émotion. Rien ne le surprenait, rien surtout ne le décourageait. Il donnait son effort, inlassablement, généreusement ; mais il laissait à Dieu de bénir l'effort et de donner le succès. Et, il faut le dire, le plus souvent ses travaux furent bénis du ciel largement.

Les innombrables élèves qui ont passé sous sa direction, à Montréal, à Toronto ou à Québec, et qui occupent maintenant, ici ou là, des positions enviées, en pourraient témoigner. Personne ne le sait mieux que nous qui le voyions à l'œuvre depuis si longtemps à l'Académie de l'archevêché. Il s'attachait à faire le bien sans bruit. Les diplômés de l'Académie de l'archevêché, bien placés dans les affaires et dans le commerce à Montréal, ont établi depuis longtemps le bon renom de l'école que dirigeait le cher Frère Denys et dont il était l'âme.

En éducateur consciencieux, il tenait avant tout à la formation intellectuelle, morale et chrétienne de ses chers enfants. Longtemps il se réserva la préparation immédiate à la première communion. Et il fallait le voir, chaque semaine, au cours de catéchisme, qu'un prêtre de l'archevêché va présider, attentif toujours et donnant l'exemple à tous, pour comprendre le cas qu'il faisait de la parole de Dieu et de l'enseignement chrétien. Il suivait aussi volontiers les jeunes âmes qui s'ouvraient naturellement à lui, car il attirait la confiance, et il est certain que plus d'une vocation à la vie religieuse, ou même à la vie sacerdotale, lui a dû, en grande partie, son complet épanouissement.

Homme tout de prudence et de réserve, absolument fait pour le commandement il veillait

à l'ensemble et aux détails de sa maison avec une grande justesse de coup d'œil. Il mettait à profit l'ascendant dont il jouissait pour aider et soutenir l'action de ses professeurs sur les élèves, et il n'usait de rigueur et de sévérité que lorsqu'il ne pouvait faire autrement.

D'ailleurs, n'aimant pas à se produire et menant une vie cachée en Dieu, il sut accomplir toujours avec facilité les obligations imposées par la règle aux disciples de saint Jean-Baptiste de la Salle. Ce n'est pas peu dire. L'on ne s'imagine pas, en effet, dans le monde, et même dans le clergé, ce qu'il faut au cher Frère de renoncement à lui-même et d'oubli de ses aises pour être un parfait religieux. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire du Frère Denys de dire que le devoir de lui couta jamais, au moins en apparence.

Sa carrière d'éducateur a duré tout près d'un demi-siècle. Au sortir du noviciat, il débuta dans l'enseignement à Saint-Patrice de Québec. L'année suivante il était aux Trois-Rivières. Puis, il passa à Halifax. En 1875, il revenait à Québec. De là, il alla sous-directeur à Toronto. En 1878, la confiance de ses supérieurs l'appelait à la direction de l'Académie de l'archevêché. L'Académie jusque-là, et depuis 1873, n'était qu'une succursale de l'Académie Saint-Laurent (rue Côté). Les locaux étaient plutôt insuffisants, et, en attendant les agrandissements nécessaires, le Frère Denys et ses assistants logeaient à l'archevêché (alors l'évêché).

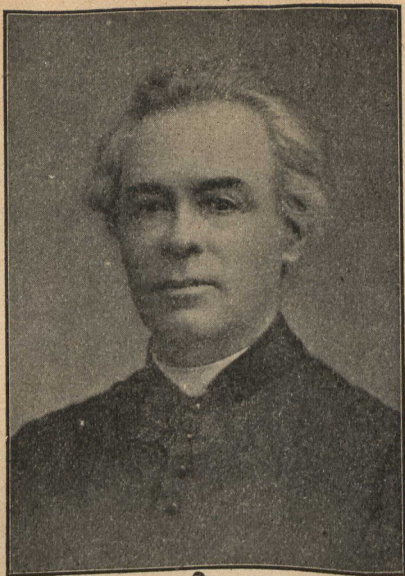
Son premier stage fut de dix ans. Il fut ensuite appelé en France, pour suivre les exercices d'une retraite, et il visita les principaux établissements des Écoles chrétiennes en Europe.

A son retour, à Montréal, il était désigné par le supérieur général pour être sous-directeur du Mont-Saint-Louis (avec le Frère André comme directeur) qui ouvrait ses portes à la jeunesse. L'année suivante, le Frère Denys devenait directeur de l'importante institution. Deux ans après, on le retrouve à la tête de l'Académie de Québec. Et enfin, en 1893, il revenait à la direction de l'Académie de l'archevêché, à Montréal, qu'il ne devait plus quitter.

Depuis quelques années, la santé du cher Frère Denys n'était plus très bonne. Le diabète le minait sourdement. Ce qui ne l'empêchait pas, toujours calme et mesuré, de mener sa besogne en toute conscience. Une inflammation pulmonaire est venu hâter le dénouement. Transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu, où il reçut les soins les plus délicats et les plus empressés, il comprit très vite que c'était la fin.

Muni des sacrements, fortifié par la bénédiction de Mgr l'archevêque et consolé par l'affectueux empressement de ses bons religieux, il s'endormit dans le Seigneur dans la soirée du dimanche 14 janvier. Nous l'avons signalé plus haut, la mort ne l'épouvantait pas. Il l'accepta comme il avait accepté la vie, par devoir. Après tant d'autres, saint Jean-Baptiste de la Salle l'aura accueilli au ciel, nous en avons la confiance, avec bonheur, reconnaissant en lui l'un de ses plus fidèles disciples, et Dieu l'aura récompensé comme l'un de ses meilleurs serviteurs.

Montréal, Janvier 1912



L'ABBÉ HAREL

1847-1912

LE mardi, 16 avril 1912, on a fait, dans la très belle église de Saint-Vincent-de-Paul de l'île Jésus, les funérailles de M. l'abbé Olivier Harel, depuis vingt-cinq ans aumônier du pénitencier provincial. Le regretté défunt est mort après une maladie de quelques semaines. Mais on pourrait presque dire que sa mort a été soudaine, tant on s'attendait peu à voir le mal dont il souffrait le conduire si tôt au trépas. Il a pu toutefois recevoir les derniers sacrements. Et, bien que tout se soit passé très vite, il a en réalité vu venir la mort, et il l'a vu venir avec calme et sérénité.

Les paroissiens de Saint-Vincent, qui l'avaient en haute estime, se sont portés en foule à son service funèbre. Au premier rang parmi eux, on remarquait une forte délégation des gardes du pénitencier. Et nul doute que, si la consigne l'eût permis, les prisonniers, ses « chers enfants » comme il disait, auraient tenu à rendre, eux aussi, les derniers devoirs à ce prêtre si bon, et qui les aimait tant.

Avant de venir à Saint-Vincent, M. l'abbé Harel avait été professeur au collège de Montréal, aumônier au Bon-Pasteur, puis assistant de feu M. Verrault à l'École Normale. Ce furent MM. les abbés Labelle, directeur du Collège de Montréal, Alarie, aumônier du Bon-Pasteur, et Desrosiers, vice-principal de l'École Normale, qui officièrent à ses funérailles. Un clergé nombreux assistait au chœur. En l'absence de Mgr l'archevêque, c'est son vicaire-général, Mgr Émile Roy, qui a fait l'éloge du défunt.

Comme l'a dit fort justement Mgr le vicaire-général, la carrière de feu M. l'abbé Olivier Harel a été très remplie. Il était né à Saint-Rémi (Laprairie) le 31 août 1847. Il eut un frère, Téléspore, qui étudia en même temps que lui au collège de Montréal, et avec qui il partagea tout le temps de son cours les premiers prix de sa classe. Heureuse émulation, qu'on a connue plus d'une fois au Canada, qui n'empêche jamais deux vrais frères de s'aimer tendrement et saintement. M. Téléspore, qui devint prêtre en août 1874 — quelques mois avant M. Olivier, qui ne fut ordonné qu'en décembre de la même année — alla étudier à Rome, revint à Montréal, fut appelé à l'évêché, où il devait mourir chancelier du diocèse en 1889. La vie de prêtre de M. Olivier allait être deux fois plus longue.

Disons-le tout de suite, il garda toute sa vie, avec le souvenir de ses pieux parents et l'affection des membres de sa famille survivants, un vrai culte pour la mémoire de M. le chancelier Téléphore. Celui qui écrit ces lignes se rappelle l'avoir vu en parler, vingt ans après sa mort, les larmes aux yeux. A son père aussi il gardait un souvenir reconnaissant. « C'était, nous disait-il, un modeste ouvrier-menuisier, qui ne fut jamais bien riche, mais il était bon chrétien. » Et l'on savait qu'en effet le père des MM. Harel, venu de Saint-Rémi à Montréal, et entré au service des MM. de Saint-Sulpice pour travailler de son métier au collège de Montréal, avait laissé là un excellent renom de probité et d'amour du bon Dieu. On racontait qu'ayant à exécuter je ne sais quel travail sur le haut d'échafaudages élevés, il disait : « C'est dangereux là-haut, aussi j'ai communiqué ce matin. » Comme son frère le chancelier, l'abbé Olivier tenait de son père et de son excellente mère pour qui il se sacrifia longtemps — c'est à cause d'elle, paraît-il, qu'il n'entra pas à Saint-Sulpice — un grand fond de foi et de piété.

Il fut trente-huit ans prêtre, de 1874 à 1912. Jusqu'en 1880, il fut professeur au collège de Montréal : il y serait mort sulpicien, s'il eût pu suivre l'un de ses plus chers attrait. De 1880 à 1883, il fut aumônier au Bon-Pasteur, cet asile de la misère et des souffrances délicates. Puis, il passa à l'École Normale, où, pendant quatre ans, de 1883 à 1887, il fut assistant de feu M. Verrault. En 1887, il était nommé aumônier à Saint-Vincent-de-Paul.

Ses ministères précédents de professeur et de régent, celui surtout d'aumônier au Bon-Pasteur où il y a tant d'âmes à consoler, l'avaient préparé

à la sainte mission qu'il devait remplir pendant un quart de siècle au pénitencier provincial. Il fut, au dire de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, un aumônier modèle. Il aimait ses « chers prisonniers » et savait compatir à leurs souffrances. On l'a dit et c'est vrai, sans viser jamais à rien d'héroïque — sa modestie s'y opposait — M. Harel avait quelque chose de saint Vincent de Paul. Il s'était donné de plein cœur à sa belle et si haute fonction moralisatrice.

C'est qu'il les savait à plaindre ceux que la société chasse de son sein ! Eh ! sans doute, il faut que la justice suive son cours. Mais combien qui sont là, derrière les grands murs sombres, qui sont encore plus malheureux que coupables ! Et les plus coupables eux-mêmes, dans le Christ Jésus, notre divin frère à tous, ne sont-ils pas souvent les plus dignes de pitié et de charité chrétienne ? Élever des âmes, c'est déjà une charge délicate, combien plus délicate encore la charge de les relever, quand hélas ! elles sont tombées.

M. Harel s'y employa sans se lasser pendant vingt-cinq ans. Il aurait pu dire la messe, prêcher, catéchiser, confesser ceux qui venaient à lui... et attendre les autres. Il fit mieux : il alla vers tous. Il parlait volontiers à chacun, avec une parfaite bonne grâce. Il entrait parfois dans leur vie autant que dans leurs confidences. Dans la mesure du possible, il les consolait et les soulageait. Une fois qu'ils étaient sortis du pénitencier, il les suivait encore — quelques-uns au moins — dans la vie, pour les encourager au bien, au mieux... Ah ! que de secrets de vies réhabilitées M. Harel emporte dans sa tombe !

Il aimait à faire des longues marches, à aller

de Saint-Vincent-de-Paul jusqu'à Montréal (quatre bonnes lieues) à pieds. « On m'a raconté — disait Mgr Roy dans son oraison funèbre en s'adressant aux gens de Saint-Vincent-de-Paul. — on m'a raconté que parfois vous le passiez en chemin au long des montées du Sault ? Toujours, il vous saluait du geste et du sourire. Vous êtes-vous demandé où il allait ? Il allait, dans le secret, consoler une mère malheureuse dont le fils était ici... Il allait dire à un père affligé : « Ayez confiance, ça va mieux, il se reprendra »... Ou encore, il allait encourager de ses conseils et de son affection, et aussi de son argent, le détenu d'hier qui essayait dans la grande ville à se refaire un nom... »

Quant à ceux qui devaient vivre de longues années — même jusqu'à la mort — au pénitencier, il les assistait avec encore plus d'affection. Selon l'esprit du grand saint de la charité, Vincent de Paul, « il aimait d'autant plus qu'on était plus coupable, c'est-à-dire plus malheureux ». A ceux donc qui souffraient davantage, il donnait plus de compassion. A plus d'un, il offrit ses larmes. Aussi son action fut-elle sur plus d'une âme endurcie admirablement féconde. Que de pauvres gens il a assistés à l'heure dernière, dans la froide infirmerie aux fenêtres grillées, loin de tout ce qui leur était cher ! Que de bien il a dû faire !

Montréal, avril 1912



MÈRE LÉONIE

1840-1912

Nous devons un hommage à la mémoire de Mère Léonie, la fondatrice des *Petites Sœurs de la Sainte-Famille*, qui est décédée à Sherbrooke, le 3 mai courant. L'œuvre utile autant que modeste, à laquelle elle avait consacré sa vie, et dont elle a fait un succès, est de celles qu'il convient de louer très haut. Les belles qualités en outre et les réelles vertus qui ont distingué cette femme de bien lui méritent plus qu'un *memento* ordinaire. Nous venons de relire les notes, provenant de diverses sources, qu'on a bien voulu nous adresser. Ce n'est pas un article de deux ou trois pages, c'est un livre

qu'il faudrait écrire pour redire tout ce qu'on nous raconte d'elle.

Ce livre peut-être l'écrira-t-on bientôt. Ce qui est certain, c'est qu'un jour il devra s'écrire. Les six cents *Petites Sœurs* qui font partie de la communauté qu'a fondée et si heureusement dirigée pendant quarante ans Mère Léonie, et surtout celles qui viendront grossir leurs rangs dans l'avenir, ont besoin de connaître, d'avoir sous les yeux, de regarder souvent le « modèle vivant » que fut la pieuse et active Mère pour ses filles, toute sa vie et à l'heure de sa mort. Et il sera, ce livre, un attrait pour de nouvelles vocations, une force pour soutenir les anciennes. En attendant, nous donnons ici un aperçu de la vie et de l'œuvre de la regrettée fondatrice.

Marie-Virginie-Alodie Paradis était née à l'Acadie, au diocèse de Montréal, le 12 mai 1840. L'un de ses frères devait être plus tard le juge Paradis, de Saint-Jean. Elle fit sa première communion dans l'église de Napierville, et reçut sa première instruction à l'école du même village. Elle étudia dans la suite chez les Sœurs de la Congrégation.

Le 27 février 1854 — elle n'avait pas quatorze ans — elle entra au postulat des *Sœurs de Sainte-Croix*, à Saint-Laurent. L'année suivante (19 février 1855) elle était novice. Deux ans plus tard (22 août 1857) elle prononçait ses vœux et s'appelait désormais Sœur Léonie. Elle fut envoyée en mission à Sainte-Scholastique, à Varennes, à Saint-Martin, puis à l'Orphelinat de Saint-Vincent-de-Paul à New York. Enfin, en 1870, son obédience la conduisit à Notre-Dame de l'Indiana.

En ce temps-là, vers 1874, le célèbre Père

Lefebvre, des Pères de Sainte-Croix, le régénérateur de l'Acadie à la fin du XIX^e siècle, qui venait de fonder le collège de Memramcook, cherchait où il pourrait trouver quelques pieuses filles à qui il confierait le service manuel et domestique de ses enfants et de leurs pères. La Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix avait bien été créée (au Mans, en France -1835) d'abord dans ce but d'assistance pour les Pères. Mais, elle avait ajouté à son programme les œuvres d'enseignement populaire, et, comme il arrive souvent, l'accessoire l'avait emporté sur le principal. Les Sœurs de Sainte-Croix de l'Amérique étaient devenues surtout des enseignantes — ce dont, certes, nous n'avons pas à nous plaindre au Canada, où elles font tant de bien. Dans l'Indiana cependant, plusieurs Sœurs étaient encore occupées aux travaux manuels. Sœur Léonie jusqu'en 1874 avait surtout enseigné. Mais sa santé semblait s'altérer, et comme le Père Lefebvre s'était adressé à Notre-Dame de l'Indiana, Sœur Léonie, avec quelques autres Sœurs, lui fut envoyée à Memramcook. L'apôtre canadien — le Père Lefebvre était né à Laprairie — allait trouver, dans cette « voisine » de la petite *Acadie* de Québec, l'ouvrière habile et si surnaturelle de l'œuvre qu'il rêvait pour la grande *Acadie*.

Les choses allèrent vite. Sœur Léonie arrivait à Memramcook à l'automne de 1874. Le 19 mars 1875, quatre filles acadiennes, jusque-là servantes au collège du Père Lefebvre, prenaient l'habit des *Petites Sœurs*. Il n'y a pas encore quarante ans de cela, et elles sont maintenant *six cents* et au-delà ! Sœur Léonie, tout en restant religieuse de Sainte-Croix, devint la supérieure de ce petit groupe de pieuses filles.

Jusqu'en 1895, le Père Lefebvre dirigea, de concert avec Sœur Léonie, la nouvelle barque du Seigneur. Des fondations se firent, surtout dans les maisons des Pères de Sainte-Croix, à la Côte-des-Neiges (1876), à Saint-Césaire (1878), à Farnham (1879) etc., etc. C'est dire que la bonne terre d'Acadie n'était pas avare de vocations. Toutefois, pour des raisons de prudence, que nous devons juger dignes de respect, Mgr Sweeney, évêque de Saint-Jean (où se trouve Memramcook), n'avait pas trouvé opportun de donner aux *Petites Sœurs* l'approbation canonique. Et cependant, quand le Père Lefebvre mourut (28 janvier 1895), la petite communauté de filles pieuses comptait près de cent sujets, avec les novices.

Ce fut une heure difficile pour celle qu'on appelait déjà Mère Léonie. Le bon Père Lefebvre, qui l'avait encouragée pendant vingt-et-un ans n'était plus là. Elle n'avait pas encore d'approbation régulière. On permettait à ses filles de vivre. C'était tout et c'était peu. Mère Léonie pria, et, sans doute, du haut du ciel où il s'en était allé, le Père Lefebvre l'aida. Toujours est-il que le 26 janvier 1896 — un an moins deux jours après la mort du premier fondateur — Mgr La Rocque, de Sherbrooke, approuvait canoniquement *Les Petites Sœurs de la Sainte-Famille*. Mère Léonie avait, en effet, installé ses Sœurs à Sherbrooke, le 1^{er} août 1895, et transporté son noviciat, le 1^{er} octobre de la même année, de Memramcook dans la capitale des Cantons de l'Est. Mgr LaRocque fut dès lors considéré par toutes, et surtout par Mère Léonie, comme le second fondateur de la communauté. Ajoutons que par décision de Rome, le 1^{er} mai 1905, avec l'autorisation, depuis long-

temps accordée, de ses supérieurs des Sœurs de Sainte-Croix, Mère Léonie fut « définitivement détachée de Sainte-Croix, afin de s'occuper uniquement de la petite congrégation qu'elle avait fondée ». J'ai dit déjà qu'entre temps, du Canada maintenant, et encore de l'Acadie, les vocations affluaient. A l'heure actuelle, les *Petites Sœurs* sont plus de six cents. Elles sont établies dans dix-neuf diocèses. Mère Léonie avait eu confiance. Dieu l'a aidée. C'est, au fond, l'histoire de tous les ordres et de toutes les communautés.

Sans doute, Dieu n'a pas besoin des hommes pour faire ses œuvres. Mais, le plus souvent, il se sert d'eux. Et quand il s'agit des graves intérêts de son Église et de son clergé, pour les œuvres à faire il se suscite volontiers des âmes de choix. Mère Léonie fut de celles-là. Dans la maison de Béthanie, si la part de Marie est la meilleure, celle de Marthe n'est pas non plus sans être bonne, et même excellente. Servir le prêtre de Jésus-Christ, dans une atmosphère de pureté et de paix, d'ordre et de discrétion, telle fut l'ambition de Mère Léonie, telle est la raison d'être de son œuvre des *Petites Sœurs*.

Pour mener à bien une œuvre pareille, il fallait de solides qualités et une vie éprouvée. Mère Léonie ne manqua ni des unes, ni de l'autre. Elle aimait le travail. Elle était douce et bonne, mais en même temps ferme et résolue. Surtout, elle avait du prêtre la plus haute et la plus surnaturelle estime. Ses filles l'aimaient avec tendresse et vénération. Elle était leur supérieure, mais elle était leur mère aussi. Et de même, si elle était vraiment leur mère, elle ne cessait jamais d'être leur supérieure. « Notre Mère », comme on l'appelait, gardait de sa longue

habitude de commandement je ne sais quelle attitude un peu solennelle, qui se retrouvait dans sa démarche, dans son geste, dans son parler. Mais à travers tout cela, son grand cœur vibrait à toutes les affections saintes, à toutes les joies permises, à toutes les tristesses et à toutes les misères humaines. Peu de personnes ont su comme elle harmoniser dans un plus heureux mélange l'autorité et la bonté, la fermeté et la douceur.

Elle était d'une très grande piété, et d'une piété communicative. Jésus, Marie et Joseph, les trois membres de la sainte Famille, avaient toute sa dévotion. Dans sa soixante-douzième année d'âge, après cinquante-cinq ans de vie religieuse et près de quarante de supériorat, elle est morte, presque soudainement (1), le jour de l'Exaltation de la Croix de Jésus, un soir du mois de Marie, dans l'octave du Patronage de Saint-Joseph et encore — ce qui met le trait à la coïncidence providentielle — un premier vendredi, au moment où, après le souper de la communauté, qu'elle avait présidé, elle venait de réciter les *Grâces*. D'ailleurs, depuis le jour de ses noces d'or de vie religieuse — 2 juillet 1907 —, et toutes ces dernières années, dans la prière et l'exhortation pieuse, sa vie avait été une continuelle action de grâces. Elle sentait parfaitement, sans en tirer vanité d'ailleurs, que Dieu avait bien voulu faire par elle quelque chose pour l'Église et le clergé, et, saintement, elle disait son *Magnificat*. Elle est allée le ré-péter au ciel, pour les siècles des siècles.

Les funérailles de Mère Léonie, ont eu lieu,

(1) Sa mort a été en effet très rapide. Mais elle a pu recevoir les sacrements de l'Église.

avec beaucoup de solennité, à Sherbrooke, le 7 mai courant. Mgr LaRocque officiait. Mgr Emard et Mgr Casey, un grand nombre de prêtres, représentants des évêques ou des collèges, une foule recueillie de parents ou d'amis, avec au premier rang deux Sœurs de Sainte-Croix et une centaine de *Petites Sœurs*, assistaient à la funèbre cérémonie, qui eut presque l'éclat d'un triomphe. La sépulture s'est faite au cimetière Saint-Michel, sur cette colline superbe de Sherbrooke qui domine toute la région, dans l'enclos modeste réservé, près de celui des prêtres de l'évêché et du séminaire, à ces fidèles Marthes du clergé que sont les filles de Mère Léonie.

Montréal, mai 1912



L'ABBÉ LORTIE

1869-1912

L y aura bientôt un mois que l'abbé Lortie, du séminaire de Québec, est mort à Curran, dans le diocèse d'Ottawa, chez son frère le curé de l'endroit. Mon modeste hommage à sa mémoire paraîtra bien tardif. J'arrive à peu près pour le service du 30^e jour. Je tiens quand même à le faire. Je le dois.

Mieux que tous les hommages d'ailleurs, l'affluence à ses doubles funérailles, à Curran d'abord, le 21 août, puis à Québec, le lendemain 22 août, des personnalités les plus en vue, des

dignitaires de l'Église et des hommes publics marquants, a exprimé magnifiquement en quelle estime il était tenu. M. Jules Dorion, dans l'*Action Sociale* du 20 août dernier, et M. l'abbé Émile Chartier, dans le *Devoir* du même jour, lui ont consacré des articles superbes, qui ont été pour plusieurs, c'est sûr, comme une révélation.

Car, du grand public, l'abbé Lortie n'était peut-être pas beaucoup connu. C'est que, comme tous les hommes vraiment supérieurs, il était un modeste. Partout à la tâche pour le succès des œuvres, il paraissait rarement à l'heure du triomphe. Il se donnait de toute son âme et de toutes ses forces aux travaux qu'il aimait, sans s'inquiéter le moins du monde de revendiquer, à l'échéance, sa part de mérite. On a pu le constater d'une façon saisissante au congrès du *Parler français*. Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que l'idée de ce congrès a germé dans sa tête et est sortie de sa chambre du séminaire de Québec ; qu'avec M. Rivard, et sous la direction de Mgr Roy, il fut l'âme de cette colossale organisation ; qu'il y a même dépensé et ruiné ce qu'il lui restait de vie. Durant le congrès, sur l'ordre des médecins, il dut se confiner dans une chambre de malade. Il ne put paraître, je crois, qu'à la réunion des jeunes au *Monument des Braves*, à la promenade au *Petit Cap* et aussi à l'excursion au *Saguenay*, et encore gardait-il l'air d'un homme gravement atteint. Eh ! bien, chose étonnante, dans tout le cours du congrès, dans les réunions, dans les études, dans les discours, on a parlé de tout et de tous, excepté de lui. Pas n'était besoin, sans doute. MM. les organisateurs de notre beau congrès du *Parler français* avaient autre chose à faire et, quoiqu'on en ait dit ils ont fait tout autre chose,

qu'échanger des mutuelles congratulations. Et pourtant, je ne le cache pas, sachant ce que l'abbé Lortie avait été pour ce congrès, et le voyant d'autre part si gravement malade, j'attendais un mot qui saluât son mérite. Cela ne convenait peut-être pas, mais cela m'eut fait du bien au cœur.

J'ai connu l'abbé Lortie à Rome, au Collège Canadien et à la Propagande, en 1891. Il n'était pas encore prêtre. Nous suivions les cours de Mgr Satolli. Tous les dimanches et tous les jeudis, à l'heure de la promenade, nous allions ensemble courir les voies romaines, la voie *nomentane*, la voie *appienne*, la voie *salaria*, et ensemble nous discutons théologie, nous argumentions, nous récapitulions... nous préparions nos examens. Quel esprit clair, quelle méthode nette et précise, quel coup d'œil sûr ! Déjà, pendant deux ans, il avait suivi à Québec les leçons de théologie de Mgr Paquet, et précédemment, celles, je crois, en philosophie, de Mgr Matthieu. Quelle bonne fortune c'était de se mesurer avec un pareil émule ! En juin 1892, il fut ordonné prêtre au Latran, et bientôt, avec l'abbé Lapointe, aujourd'hui Mgr Lapointe, vicaire général de Chicoutimi, et l'abbé Aristide Magnan, l'auteur bien connu de plusieurs ouvrages remarquables, nous nous retrouvâmes en vacances, en Bretagne, aux Chatelets en Ploufragan, tout proche de Saint-Brieuc. Quelles vacances, utiles autant que joyeuses et joyeuses autant qu'utiles, nous avons passées là, il y a exactement vingt ans !

Mais je m'attarde à des souvenirs qui n'intéressent sans doute que moi. Tout ce que j'entends dire, c'est que l'abbé Lortie était le plus charmant et le plus précieux des compa-

gnons d'étude, avant de devenir le maître distingué qu'il a été... et qu'il restera, grâce à ses ouvrages, pour tant de générations d'étudiants.

L'abbé Chartier a raconté avec émotion quels furent les rêves de jeune prêtre et de jeune professeur de notre regretté commun ami, et comment il se trouva qu'ils furent réalisés par la *Summa Philosophica*, par l'*Action Sociale* et par le *Parler Français*. Et c'est une fort jolie page que l'abbé Chartier a écrite ce jour-là, où la note personnelle, c'est vrai, pouvait d'abord surprendre, mais où pourtant elle était parfaitement de mise et paraissait, réflexion faite, bien dans le ton. M. Dorion lui, qui a été pendant vingt-cinq ans le confrère de classe d'abord et l'ami intime de l'abbé Lortie, a souligné avec une vibration de l'âme qui perçait à chaque ligne tout ce qu'a été, pour ces œuvres diverses, dont j'ai parlé, l'action discrète mais si forte et si prédominante de l'infatigable travailleur, apôtre et patriote, que fut le regretté disparu. Et, je le répète, cela a dû étonner bien des gens. Les initiés seuls savaient qu'on ne pouvait dire trop, qu'on ne pouvait dire assez.

Depuis vingt ans qu'il était sur la brèche, comme professeur, comme directeur d'âme, comme sociologue, comme prédicateur, et même comme journaliste, l'abbé Lortie n'a jamais connu le repos. Docteur en théologie, maître ès arts, professeur à Laval, président de la Société d'Économie Sociale et Politique de Québec, membre du Comité central permanent et trésorier de l'Action Sociale Catholique, archiviste de la Société du Parler Français et enfin trésorier du Premier Congrès de la Langue Française

au Canada, l'abbé Lortie, qui n'avait que 42 ans d'âge, est mort, au moment, a-t-on dit, où les honneurs du rectorat de l'Université Laval allaient couronner sa vie laborieuse, en tout cas au midi d'une carrière qui promettait encore de brillantes étapes.

Pauvre cher abbé, sous ses dehors un peu vifs, quel cœur d'ami et de frère il savait garder ! Homme d'ordre et de méthode avant tout, son bureau de travail, ses cahiers de notes, l'arrangement de ses meubles et jusqu'au lierre qui poussait dans l'une de ses fenêtres et grimpaux murs de sa chambre de professeur, tout autour de lui et près de lui, comme dans sa tête, était à sa place et parfaitement rangé. Doué d'un rare esprit d'observation, il enregistrerait partout fiche sur fiche. Il ne comprenait pas, il me semble, qu'on ne fit pas des fiches. Que de matériaux il a amassés pour le futur glossaire canadien-français ! Aussi était-il un incomparable organisateur. Il pensait à tout et n'oubliait rien, excepté lui-même. La seule chose qu'il n'a pu apprendre, ce fut de se ménager personnellement. Je me souviens que, dans nos courses d'étudiants en Europe, il s'imposait naturellement comme guide et chef des mouvements à faire. Il connaissait l'horaire de tous les trains, et la topographie des villes à visiter n'avait pas de secrets pour lui, sitôt qu'il avait examiné les *cartes* un quart d'heure. Et son beau-frère, le Dr Rodrigue, me disait qu'il lui répondait, l'hiver dernier, quand il lui parlait de se reposer : « Oh ! mais, c'est que je n'ai pas le temps ».

Hélas ! il a bien fallu prendre le temps de mourir. Et, après le congrès, il s'en est allé, malade, chez son excellent frère, son aîné de

deux ans, curé depuis quelques années à Curran, où demeurent aussi ses parents, son père, sa mère et ses sœurs. Tout de suite, il a compris que la mort venait, et il l'a vu venir en brave, en chrétien, en prêtre, en convaincu. Ce lui fut, j'en suis certain, une consolation de mourir au milieu de cette chère famille qu'il aimait tant ; pour qui, je le sais, au sortir de son ordination et de sa première messe, il y a vingt ans, à Rome, avaient été ses premiers sentiments et ses premières pensées. Ses confrères du séminaire de Québec vinrent jusque là, nombreux malgré la distance, lui apporter un dernier témoignage d'affection. En dépit de ses souffrances — car il souffrit beaucoup les derniers dix jours — il fut reconnaissant et bon à tous.

Lui-même, son digne frère me l'a raconté, il consola sa vénérable mère, son excellent père et tous les autres. « Je m'en vais vers Dieu, leur disait-il, ne pleurez pas sur moi. La mort, c'est l'entrée dans la gloire. Je l'ai cru et je l'ai prêché toute ma vie. J'ai travaillé pour le bon Dieu. Pourquoi ne me serait-il pas miséricordieux ? »

Quant vint le moment de recevoir l'Extrême-Onction, M. le curé Pelletier, de Plantagenet, qui la lui administra, me faisait le récit, à Curran, le jour des funérailles, de tous les détails de l'admirable scène qui se passa. Explicitement et à voix haute, l'abbé mourant s'associa à Notre-Seigneur souffrant au jardin de l'Agonie, flagellé au Prétoire, portant sa croix ou montant au Calvaire ! Prêtre, modestement mais solidement, il l'avait été toute sa vie ; il voulut l'être, et il l'a été admirablement, jusque dans la mort.

Je l'ai vu couché sur son lit de parade, dans

le petit salon du presbytère de Curran. Avec ses confrères de Québec, ses amis et ses proches, j'ai prié près de son cadavre. Et je revoyais, dans ma pensée, l'homme fort et vigoureux qu'il semblait être ; je l'entendais exposer ses thèses lumineuses à la Propagande, ou dans sa chaire de Québec ; je l'écoutais causer avec abondance, avec entrain, dans sa chambre du vieux séminaire... ou encore je me le rappelais parlant au *Monument National*, à Montréal, l'hiver dernier, avec clarté et avec esprit, de ses besoins et de ses espérances pour le *trésor* du Premier Congrès de la Langue française...

Tout cela, ce n'était plus rien pour lui. La mort était venue, et désormais c'était l'éternité ! Mais Dieu n'aura pas frustré son espoir, si chrétien et si sacerdotal. Il nous laisse à tous l'exemple d'une vie de labeur et d'une vie utile, d'une vie glorieuse même, disons-le, pour la patrie canadienne. Honneur à lui !

Patriote dans tous les sens, Québécois dans l'âme et Canadien jusqu'au fond du cœur, ce prêtre savant et aimable, qui est parti au milieu de sa course, avait déjà vraiment rempli une carrière. D'ailleurs, il n'est pas mort tout entier. Ses œuvres restent, l'une de ses œuvres surtout, sa *Somme Philosophique*, que tous nos collégiens étudient, et qui jette, jusque dans les Universités du vieux monde, un bel éclat sur le nom canadien-français. Encore une fois, honneur à lui, et que Dieu lui accorde le repos éternel !

Montréal, septembre 1912



^x
MÈRE SAINT-ANACLET

1848-1912

LA supérieure-générale de la Congrégation de Notre-Dame, Mère Saint-Anaclet, est décédée, à la Maison-Mère, à Montréal, après onze mois de souffrances généreusement acceptées, le mardi, 19 novembre dernier, et ses funérailles ont eu lieu, à la belle chapelle de la rue Sherbrooke (ouest), le samedi, 23 novembre. Mgr l'archevêque, entouré d'un nombreux clergé, dont deux évêques et plusieurs prélats (1), a présidé la funèbre cérémonie.

(1) Mgr LaRocque, évêque de Sherbrooke, et Mgr Bruneault évêque de Nicolet; Mgr Emile Roy, vicaire-général de Montréal;

De nombreuses Sœurs de la Congrégation, et aussi des représentantes de toutes les communautés-sœurs de Montréal remplissaient la vaste chapelle. C'étaient les Sœurs elles-mêmes et leurs novices qui faisaient les frais du chant. Et quel beau chant que cette musique de Solesmes psalmodiée, par ces voies douces et pures !

Du reste, elles sont toujours fort simples les funérailles des religieuses à la Congrégation. On n'y voit presque aucun insigne de deuil. Seuls, les six cierges liturgiques, en cire jaune, brûlent autour d'un modeste catafalque. Nulle tenture, nul voile, sur les murs ou dans les fenêtres. Cette simplicité voulue convient sans doute à l'humilité d'une vraie fille de Marguerite Bourgeoys. Cette absence des insignes de deuil est aussi dans l'ordre admirablement. Elle m'a fait penser au *dies natalis* du martyrologe romain. La mort, pour ces pieuses religieuses, c'est bien le *jour de naissance* à une vie meilleure ! On ne s'en attriste pas trop. La foi console.

Mais le cœur souffre tout de même. Et il y paraissait, l'autre matin, à contempler cette armée de Sœurs, que j'ai vu défiler, l'air recueilli, la démarche posée, un cierge à la main, à la suite de la dépouille mortelle, qu'on apportait dans la chapelle, toute blanche. « Cette mort, m'écrit-on, a ému et attristé profondément non-seulement les religieuses, mais tous les amis de la Congrégation ; car, en la personne de cette distinguée Mère, c'est une de nos

Mgr Choquette, de Saint-Hyacinthe, Mgr Chalifoux de Sherbrooke M. l'administrateur Dugas, de Joliette, M. le supérieur de Saint Sulpice, M. le curé Troie, M. l'abbé Paquin, de Trois Rivières, etc.

belles figures du monde de l'enseignement qui disparaît. » Mère Saint-Anaclet a fait beaucoup de bien, pendant ses quarante ans de vie religieuse, et elle n'a jamais cessé d'être aimée. Femme d'une haute intelligence et d'un cœur très bon, elle a su multiplier ses forces pour le succès des œuvres de Dieu. C'est vraiment une belle vie, dont le livre vient se fermer.

Mgr l'archevêque a bien voulu écrire pour le verso de l'image-souvenir, qu'on a distribuée à toutes les filles en religion de Mère Saint-Anaclet, ce bel éloge de la regrettée disparue :

Elle fut une religieuse fervente, une éducatrice distinguée, une supérieure modèle. Elle m'apparut toujours douce et humble de cœur. Elle gouverna par la bonté : ce fut une vraie mère. Ce qu'elle enseignait à ses sœurs, elle le pratiquait elle-même fidèlement. Elle vivait de la foi. Sa confiance en Dieu était sans bornes et explique cette belle sérénité d'âme qui, chez elle, malgré les contrariétés et les épreuves, ne se troubla jamais. Munie des sacrements de l'Église, honorée de la bénédiction de notre Très Saint-Père le pape Pie X, aux pieds duquel elle avait eu le bonheur de s'agenouiller un jour, ayant fait généreusement son sacrifice, elle s'est éteinte doucement, entourée de sa famille religieuse en pleurs, cette famille pour laquelle elle s'était tant dévouée et qu'elle continuera d'aimer et de protéger auprès de Dieu.

J'ai vu les restes mortels de Mère Saint-Anaclet, dans son pauvre cercueil, quelques minutes avant le service, dans l'oratoire privé, à gauche, en entrant dans le beau couvent de la rue Sherbrooke, où se trouve la pierre tombale de la vénérable Marguerite Bourgeoys, transférée là, de l'ancienne maison-mère de la rue

Saint-Jean-Baptiste, le 13 septembre 1910. Et ce rapprochement dans la mort de la fondatrice et de sa dernière continuatrice m'a semblé significatif. Des Sœurs passaient, qui venaient contempler une fois encore les traits flétris de leur Mère, et l'on sentait bien, à l'expression de leur physionomie, que la supérieure défunte les prêchait encore, tout comme la fondatrice. Ces femmes-là, à la manière des grands hommes, elles ne meurent pas complètement. Il reste quelque chose d'elles, dans leurs œuvres, qui leur survit, pour vivifier encore leurs compagnes et leurs suivantes.

Dans la vaste et blanche chapelle, au-dessus de l'autel majeur, auquel officiait Mgr l'archevêque, assisté par deux prélats, j'ai remarqué le beau tableau de la *Visitation* — la fête patronale de la Congrégation. C'est Marie, la mère de Jésus, qui visite Élisabeth, la mère de Jean ! Ainsi, dans notre première communauté de Sœurs enseignantes, l'esprit de Mère Bourgeoys conserve la charité, et la plus belle qui soit, celle qui consiste à faire, d'une âme de jeune fille, un tabernacle d'honneur où Jésus se plaise à habiter. N'est-ce pas, en un sens très réel, participer éminemment à la fécondité de l'esprit chrétien et à celle plus haute de Marie donnant Dieu à la terre ? Sous le bénéfice du mystère et de la vertu de la *Visitation*, on se trouve bien, à la Congrégation de Notre-Dame — Mère Saint-Anaclet l'a établi d'une façon convaincante — pour vivre et pour mourir dans l'amitié de Dieu et l'accomplissement de ses œuvres.

Marie Pulchérie Cormier était née à Contre-cœur, le 22 mai 1848. Elle fit ses études dans un couvent de la Congrégation, à Saint-Denis,

sur les bords de notre incomparable Richelieu. C'est là, à l'ombre des grands arbres que conquirent les patriotes de 1837, sur les rives aux eaux très pures, dans l'église très vieille, que, peut-être, elle entendit l'appel de Dieu. A 20 ans, elle entra à la Congrégation. Le 15 juin 1871, elle faisait profession, avec l'une de ses sœurs, plus jeune, qui lui survit (1). Elle était à Dieu pour quarante ans de bons et loyaux services.

Au couvent d'Yamachiche, où elle fut d'abord envoyée, la jeune religieuse sut bientôt conquérir le cœur de toutes ses élèves par la pitié de son âme et l'aménité de son caractère. Mais elle ne fit en quelque sorte que passer dans ce couvent. Nommée très jeune à l'importante maison de Villa-Maria, elle y fut, plus de vingt ans, l'âme et la vie du haut enseignement qu'on y donne. Soit auprès des élèves, soit à la direction générale des études à la maison-mère, elle se donna toute entière aux œuvres qu'on lui confiait, aimant de toute son âme la jeunesse studieuse et préparant avec une tendre sollicitude ses chères enfants aux luttes de la vie. Aussi les nombreuses élèves qui ont connu Mère Saint-Anaclet à Villa-Maria, conservent-elles toutes le meilleur souvenir de son zèle et de son dévouement. Elles savent qu'elle leur donna sans compter le meilleur de son cœur et de son intelligente activité.

Le 3 juin 1903, le chapitre de la Congrégation de Notre-Dame appelait Mère Saint-Anaclet à la direction de l'Institut ; elle était élue supérieure générale. Elle reçut sa nomination avec ce

(1) Sœur des Anges est encore supérieure au couvent de l'Assomption. Deux autres sœurs de Mère Anaclet l'avaient précédée à la Congrégation.

calme, dont elle ne se départait jamais, qui ne s'explique que par l'esprit de foi et l'union à Dieu. C'était la croix, sans doute, qu'il fallait porter ; mais c'était le devoir aussi. Mère Saint-Anaclet accepta noblement la tâche.

Elle la devait remplir durant dix ans, avec une grande conscience et un dévouement inlassable. Son tact et sa prudence lui ont mérité les meilleures bénédictions du ciel, et, par conséquent, les plus heureux succès. Son administration restera marquée dans l'histoire de la communauté par les fondations de l'École de l'Enseignement Supérieur, de l'École de l'Enseignement Ménager, et d'abord de l'École Normale pour les jeunes filles. On nous assure que l'École Normale fut son œuvre de prédilection. Elle en fut la fondatrice, l'amie, la bienfaitrice, l'appui. Elle sentait, profondément, que l'œuvre de Marguerite Bourgeoys se complétait ainsi, à former des générations d'institutrices instruites, vigoureusement chrétiennes, qui soient capables d'étendre encore davantage le règne de Dieu dans les âmes des enfants. Elle aima cette belle œuvre et la fit aimer.

En novembre 1905, Mère Saint-Anaclet était à Rome, aux pieds du pape Pie X, avec l'une de ses assistantes. Nous nous rappelons avoir un jour, dans l'ancien parloir de la rue Saint-Jean-Baptiste, entendu la Révérende Mère nous parler de cette audience. Elle lui avait raconté, au pape toujours si bon, ce que sont les œuvres de la Congrégation, comment les treize cents religieuses de la communauté instruisent maintenant trente mille jeunes filles au Canada et en Amérique, et comment les Écoles Normales et les Écoles Ménagères font beaucoup de bien

(l'École d'Enseignement Supérieur n'existait pas encore) — ... Enfin le Saint Père avait interrogé : « N'avez-vous rien à demander au pape, ma fille ? » — « Oh ! oui, Très Saint-Père, c'est pour mettre à vos pieds une très humble mais bien vive prière que nous sommes venues, par ordre de Mgr l'archevêque de Montréal, jusqu'à Rome. Daignez, Saint-Père, toutes nos Sœurs vous en supplient, daignez placer sur les autels notre vénérable fondatrice, Marguerite Bourgeoys. C'est l'heure propice, il nous semble, à ce moment où l'on chasse de France tant de religieuses institutrices et éducatrices de l'enfance, d'honorer cette fille de France, qui vint porter jadis dans la lointaine Amérique, aux pieds du Mont-Royal, cette semence d'apostolat qui germa toujours si féconde aux cœurs français... » — Et le pape avait repris : « Moi, je le veux bien. Si, si ! je le veux bien ! Mais il faudra voir le promoteur de la foi ; car toutes ces choses doivent suivre la procédure régulière (1).. » — Or le 19 juin 1910, Sa Sainteté Pie X a proclamé l'héroïcité des vertus de la vénérable Marguerite Bourgeoys. Nul doute que, du haut du ciel, maintenant, Mère Saint-Anaclet va faire se hâter la procédure régulière !

D'un esprit supérieur et d'un caractère fortement trempé — est-il écrit dans les notes qu'on a bien voulu nous remettre — Mère Saint-Anaclet fut un modèle pour sa communauté. On allait à elle avec une entière confiance. Vraie mère, elle attirait à elle toutes ses filles par l'élevation de sa pensée, la sûreté de son jugement et surtout la tendre piété de son âme. Elle

(3) *La Semaine religieuse* de Montréal, livraison du 12 fév. 1906.

voulait reproduire en sa vie les vertus de Mère Bourgeoys. Il semble à toutes ses filles qu'elle y réussit pleinement.

Mère Saint-Anaclet était malade depuis un an. Jusqu'en octobre, elle avait toujours présidé les réunions de son « conseil », les prières à la chapelle, le repas du soir. Mais il fallut tout interrompre, même la correspondance intime. Elle écrivait dans son journal, le 6 octobre : « Retraite du mois — impuissance absolue — ô ma bonne mère, soyez mon supplément auprès de Dieu... ». « Je suis entre les mains de Dieu — répétait-elle souvent — qu'il fasse de moi ce qu'il voudra, le ciel est si beau ! » Elle vit ainsi venir la mort avec une complète sérénité.

Le 24 octobre, Mgr Gauthier, évêque auxiliaire, lui administrait les derniers sacrements, après l'avoir communiée... « Ma Mère, lui dit-il, le sacrifice de sa vie, c'est l'acte de charité parfaite qui ouvre le ciel... Vous le faites bien volontiers ? »... « C'est entendu », répondit-elle très simplement. Mgr l'archevêque, au retour d'un long voyage, vint lui apporter les consolations de sa paternelle sympathie. Elle s'en montra pleine de reconnaissance. Tous ceux qui la visitèrent, d'ailleurs, en particulier nos Messieurs de Saint-Sulpice, furent toujours accueillis par elle avec une parfaite bonne grâce. On a remarqué qu'une petite flamme s'allumait dans ses yeux à demi-éteints pour dire encore à chacun sa gratitude.

Enfin, le mardi, 19 novembre, à 3 heures de l'après-midi, entourée de ses filles en pleurs et en prières, elle s'endormait doucement dans le Seigneur.

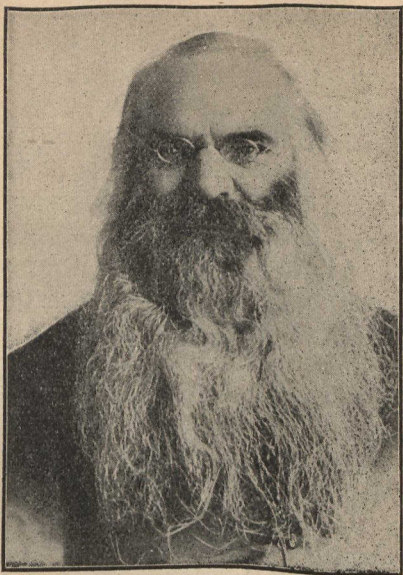
De partout, du Canada et des États-Unis,

de France même et de Rome, notamment du Saint-Père et du cardinal Vannutelli, des messages de sympathie sont venus consoler les Sœurs éprouvées. Les funérailles, le 23 novembre, je l'ai noté déjà, ont été très simples mais aussi très impressionnantes. Mgr l'archevêque officiait, avec M. le curé Troie, supérieur ecclésiastique, Mgr Choquette et Mgr Chelifoux, comme assistants d'honneur, et MM. Giroton et Bouhier, de Saint-Sulpice, comme diacre et sous-diacre d'office. Des messes basses furent dites, pendant le service, aux autels latéraux, par MM. Portier, Clapin et Jobin.

Après l'absoute, on conduisit les restes mortels de la regrettée Mère au cimetière de la Congrégation, à Notre-Dame-de-Grâce. Une centaine de religieuses avaient pris place, à la suite des évêques et du clergé, dans les voitures. A Villa-Maria, où Mère Saint-Anaclet fut si longtemps, on descendit son cercueil dans la chapelle, et Mgr l'archevêque présida au chant du *Libera* par les élèves. Bientôt après, les voix des jeunes filles faisaient monter vers le ciel le confiant appel à l'espérance : « J'irai la voir un jour — là-haut dans la patrie. »

Enfin, ce fut le cimetière, le caveau, la sépulture dernière, la nuit froide et définitive... Le monde ne pouvait plus rien... C'était le repos éternel dans le sein de Dieu....

Montréal, Décembre 1912



LE CURÉ MAINVILLE

1844-1912

DANS la nuit du samedi au dimanche, le 1^{er} décembre dernier, mourait à l'Hospice de la Providence, au Coteau-du-Lac, emporté par une angine de poitrine, un vénérable prêtre, dont tout le diocèse de Montréal, avant et avec celui de Valleyfield, a connu et admiré le zèle : M. l'abbé Moïse Mainville, ancien missionnaire des sauvages à Saint-Régis.

D'une nature tout d'une pièce et d'un caractère plutôt original, M. Mainville était un prêtre d'une foi très vive et d'un zèle ardent. Il faut l'avoir entendu parler de ses sauvages, avec cette pointe d'*humour* qu'il savait mettre par-

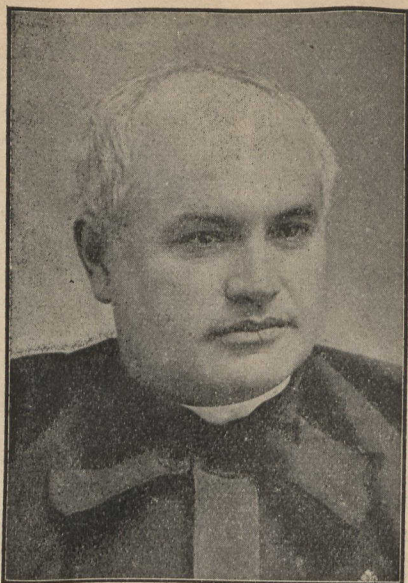
tout et ces couleurs un peu vives que son imagination prêtait aux moindres récits, pour savoir combien il aimait les âmes et avec quels soins il les tournait vers le bon Dieu. Homme d'étude et de réflexion, il avait acquis beaucoup de connaissance des hommes et des choses. A quarante ans, quand il fut nommé par feu Mgr Bourget à la mission de Saint-Régis, il se mit avec ardeur à l'étude de la langue iroquoise, toute différente de celle des Chippewas qu'il avait précédemment évangélisés, et il s'en rendit bientôt maître. Son zèle pour le saint ministère, pour le soin des malades et l'instruction des enfants en particulier, lui gagna très vite les cœurs, et, après douze ans de labeur, il laissa à son successeur, M. l'abbé Bourget, une mission où la ferveur n'était pas inconnue. D'ailleurs, il ne prit sa retraite que pour travailler encore. Il s'occupa, avec succès, de revoir et de compiler, à Valleyfield, à Chateauguay ou au Côteau-du-Lac, d'intéressantes archives paroissiales. Au concile de Montréal, en 1895, Mgr Emard, son évêque, l'invita à l'assister en qualité de théologien.

M. Mainville était né à Saint-Clet, le 22 avril 1844. Il étudia au collège Bourget à Rigaud, puis au grand séminaire de Montréal, et fut ordonné le 22 novembre 1868. Bientôt, il entra chez les Clercs de Saint-Viateur, et devenait vicaire puis curé de la paroisse du Saint-Enfant-Jésus, à Montréal, alors sous la direction de ces dignes religieux. Plus tard, il fut professeur, toujours chez les Viateurs, au lycée Saint-Michel à Paris, au collège Bourget à Rigaud, et enfin au collège Joliette (aujourd'hui séminaire). Sorti de la communauté, qu'il aima toujours, et où il avait deux frères

religieux, pour se donner plus complètement aux missions sauvages, il alla d'abord exercer son zèle chez les Chippewas, dans l'État du Michigan. Rappelé par Mgr Bourget, il fut nommé assistant de M. Marcoux, depuis longtemps missionnaire à Saint-Régis, et, en 1883, il lui succédait. L'œuvre était difficile. Saint-Régis, comme l'on sait, est sur la frontière. Les Iroquois y sont soumis les uns aux lois des États-Unis, les autres à celles du Canada. La plupart étaient plutôt indifférents en matière de religion. Nous l'avons dit, bientôt maître de leur langue, M. Mainville fit au milieu d'eux une œuvre de bien considérable. Son caractère un peu bizarre a peut-être assombri ses dernières années, mais en somme il laisse une vie bien remplie que le bon Dieu, qu'il aimait, saura récompenser.

Le vénérable missionnaire fut assisté au dernier moment par son confrère, M. l'abbé Faubert, curé du Côteau-du-Lac. Mgr l'évêque de Valleyfield, entouré de plusieurs membres du clergé, présida à ses funérailles, dans l'église du Côteau-du-Lac, le 4 décembre.

Montréal, Janvier 1913



LE PÈRE ESTÈVENON

1851-1912

LE jour de Noël, mourait à Rome, dans sa soixante-deuxième année d'âge et dans sa trente-septième année de sacerdoce, le très révérend Père Estèvenon, supérieur général des Pères du Très-Saint-Sacrement, et le fondateur de la maison des Pères à Montréal. Nous lui devons, et nous devons à la famille religieuse, si méritante, de la rue Mont-Royal, nos respectueux et modestes hommages. Les *Annales des Prêtres Adorateurs* de janvier nous apportent une notice biographique très complète du regretté Père, à laquelle nous allons em-

prunter, pour la plupart, les détails de cette vie si pleine de mérites. Mais nous nous reprocherions de ne pas dire tout d'abord à nos pieux confrères de la belle communauté, les ouvriers si actifs de notre beau Congrès Eucharistique de 1910, combien nous sympathisons à leur peine et avec quelle sincérité nous unissons nos prières aux leurs pour l'entrée dans la gloire toute prochaine, si elle n'est pas déjà faite, de leur vénéré et regretté père en Dieu.

Louis Estèvenon était né à Saint-Sauveur de Peyres, au diocèse de Mende, le 1^{er} mars 1851. Il fit ses études au petit séminaire de Marvejols. Avant même de les terminer, il entra au noviciat de la Congrégation du Saint-Sacrement, à Saint-Maurice, près Paris. Il alla bientôt compléter ses études à Rome, d'où il revint docteur en théologie et licencié en droit canon. Le 19 mars 1875, il recevait l'ordination sacerdotale.

« Le véritable esprit religieux dont il était animé — racontent *Les Annales* — et qui déjà reflétait si bien l'esprit du fondateur (le vénérable Père Eymard) le désigna dès lors à l'attention de ses supérieurs... et on lui confia la charge délicate de maître des novices. Il fut tout de suite, et plus tard comme consultant général, intimement mêlé à l'organisation de l'Institut naissant...

« En 1890 il vint fonder notre maison de Montréal, dont il fut le supérieur pendant les dix premières années. Sous son impulsion, l'œuvre eucharistique prit les développements que nous lui connaissons. Il déploya en effet, durant ses dix années, les heureuses qualités de supérieur dont Dieu l'avait doué, soit pour communiquer à ses religieux le véritable esprit

de l'Institut, soit pour cultiver la piété eucharistique dans les âmes qu'attirait la grâce de l'exposition perpétuelle. Il prêcha par ses exemples les vertus qui conviennent à tout serviteur de l'Eucharistie. Notons sa fidélité à l'adoration, jusqu'à ses derniers jours, où sa santé, épuisée par des travaux absorbants, lui occasionnait des fatigues excessives ; le prie-Dieu restait parfois baigné de ses sueurs. Nombreux sont les heureux témoins qui ont admiré sa profonde piété pendant qu'il offrait le saint sacrifice de la messe. Son maintien, l'accent de sa voix, l'onction touchante qui accompagnait sa récitation du *Pater*, où se trahissaient sa foi et son amour, son recueillement pendant qu'il distribuait aux fidèles les saintes hosties de la communion, hosties sur lesquelles se fixaient ardemment ses regards : tout en lui excitait la dévotion et prêchait l'amour du Très Saint Sacrement. Il n'était pas moins édifiant dans la récitation de son office, tout pénétré de la pensée de Dieu et de l'objet de sa prière. Tous se souviennent de son zèle et de son assiduité au confessionnal.

« Mais son caractère dominant fut la bonté, bonté extrême, fruit de sa profonde humilité « *milis et humilis corde* ». Sa douceur, sa modestie, sa droiture, sa noble figure, franche et toujours épanouie, où transpirait toute son âme, lui gagnèrent les sympathies de nombreux amis, qu'il attachait facilement encore plus aux œuvres de l'Institut qu'à sa propre personne. Les prêtres surtout étaient l'objet de son estime et de sa vénération ; pour eux son visage s'épanouissait deux fois, et il les accueillait avec une affabilité des plus cordiales : ainsi se sont établis ces liens de famille qui unissent les religieux

du Très Saint-Sacrement aux prêtres-adorateurs si nombreux en notre pays.

» Des vertus à la fois si aimables et si solides alimentant sa flamme eucharistique, on devine combien il savait inspirer à ses religieux le soin assidu de leur propre sanctification et le dévouement aux œuvres de l'apostolat eucharistique ; l'on devine aussi à quels heureux résultats devaient aboutir les efforts de son zèle auprès des prêtres comme auprès des fidèles. Mais Dieu l'appelait à un autre champ d'action.

» En 1900, notre maison de Montréal dut faire le sacrifice de sa présence. Désireux d'étendre à l'Amérique entière les bienfaits de la grâce eucharistique, il nous quitta pour aller ériger à New York un nouveau centre d'exposition perpétuelle. Après une supériorité de deux ans, il fut nommé consultant général. C'est alors que l'obéissance, ou plutôt le choix de Dieu, lui fit accepter généreusement, le 14 août 1905, la charge de supérieur général de la congrégation, à la suite du très révérend Père Audibert.

» Pour mieux se rendre compte de l'état général de l'Institut et affermir chez tous le véritable esprit religieux, il entreprit de faire lui-même la visite canonique de nos diverses maisons. C'est ce qui nous permit de le revoir encore deux fois au milieu de nous. Dans ses fonctions de supérieur général, son activité, ses talents d'administration brillèrent promptement avec les plus consolants résultats. Ainsi, à la suite des expulsions qui ruinèrent nos maisons d'Europe, il réussit à créer de nouveaux centres d'adoration et d'apostolat eucharistiques. C'est alors qu'il fonda deux maisons importantes dans l'Amérique du Sud, l'une à

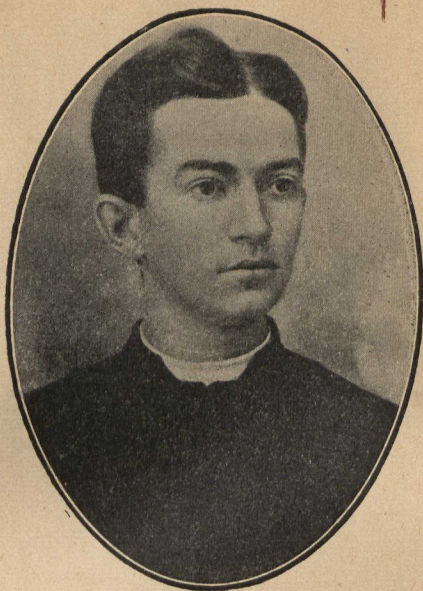
Buenos-Ayres, l'autre à Santiago ; puis une troisième en Autriche, à Brünn.

» Hélas ! au moment où l'ouvrier de Jésus-Hostie travaillait avec fruit à la moisson eucharistique, la maladie nous l'enlève. C'est pour notre Institut, jeune encore, une perte des plus sensibles. Le très révérend Père laisse après lui un vide difficile à combler. Nous n'avons pas toutefois le droit de trop nous en affliger pour lui. En bon et fidèle serviteur, il avait bien travaillé à la gloire du divin Maître. Celui-ci a jugé que l'heure du repos et de la récompense était venue pour lui. Nul doute qu'il n'ait été bien accueilli de celui qu'il avait si bien servi et glorifié ici-bas en son sacrement d'amour, et de notre vénérable fondateur dont il avait reçu en héritage l'esprit et les vertus eucharistiques. Ici-bas ses œuvres comme ses exemples lui survivent : « *defunctus adhuc loquitur* ». Il nous invite encore à l'adoration du roi Jésus-Hostie, pain de la vie éternelle. Du haut du ciel, il nous redit avec la Sainte Église : « Venez tous adorer le Roi qui donne la vie. *Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus.* »

A ces fidèles et respectueuses expressions de regret, nous ne saurions rien ajouter, si ce n'est de dire, encore une fois, que nous nous y associons de plein cœur. Nombreux dans le clergé de Montréal et du Canada sont ceux qui ont eu l'avantage de connaître personnellement le regretté Père, de profiter de ses conseils et de bénir sa direction aussi douce que ferme. Nous fûmes de ceux-là, et, devant Dieu, nous n'avons jamais oublié ses affectueux encouragements, au jour même de l'ordination sacerdotale, dans cette très modeste petite chapelle des débuts,

rue Mont-Royal, où, grâce à lui et à ses édifiants confrères, on pouvait suivre les exercices d'une retraite préparatoire au grand jour, avec tant de joie sereine et profitable.

Montréal, Janvier 1913



L'ABBÉ LEFEBVRE

1873-1912

JL y a déjà un mois qu'il est mort, ce jeune et si sympathique abbé, que tous ceux qui l'ont connu ont aimé, et nous n'avions pas pu encore déposer sur sa tombe lointaine l'hommage d'une affection vieille de trente ans. Nous attendions des nouvelles plus précises sur sa fin. Elles nous sont enfin venues. L'un de ses confrères du Colorado, M. l'abbé Ducharme, raconte dans une lettre touchante ses derniers moments. Pauvre et cher Eugène, comme tous l'appelaient, sa vie, toute de piété, de zèle et d'énergie, nous en avons

la confiance, lui aura mérité devant Dieu l'accueil promis aux bons serviteurs. Il est mort loin des siens, se gardant jusqu'à la dernière heure d'écrire ou de laisser écrire quoi que ce fût qui causerait des inquiétudes à ses chers parents. Mais il est mort entouré de soins pieux et édifiants, aimé et pleuré de tous. Son père a pu dire que jamais personne n'avait eu un reproche à lui faire ? Quel éloge ! Et vraiment, dans ce corps malade, qu'il disputait à la phtysie depuis vingt-cinq ans, l'abbé Lefebvre avait une âme vaillante, comme on en voit peu, un esprit très fin et un cœur si bon. Comment ne l'aurait-on pas aimé ?

Il était né à Saint-Jean, non loin de Montréal, il y a trente-neuf ans, exactement le 8 décembre 1873. Il est mort à l'hôpital de Colorado Springs, le vendredi 13 décembre 1912, vers 9 heures du matin. Ses restes mortels ont été transportés à Denver, par les soins de son évêque, Mgr Matz, et, le lundi 16 décembre, on chantait son service et on l'inhumait à Denver même. Le jeudi suivant, un second service était chanté à Saint-Jean, en présence de la famille, par son cousin, M. l'abbé Papineau, supérieur du collège de Saint-Jean, qu'assistaient à l'autel deux confrères du défunt, M. l'abbé Paiement, de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et M. l'abbé Bastien, de New-Port. Un autre service à sa mémoire a aussi été chanté à New-Bedford, par les soins de M. le curé Deslauriers, dont il avait été le vicaire quelques années.

L'abbé Lefebvre avait étudié au séminaire de Sainte-Thérèse. Il y arrivait, de Saint-Jean, vers 1885. Dès les premiers jours, dans une classe qui comptait, parmi ses trente-cinq élèves, une vingtaine au moins de fort beaux ta-

lents, il prit la tête et la garda toujours, en dépit de sa faible constitution. J'entends encore, à la première distribution de prix, le défunt curé Aubry, son protecteur, lui répétant à chaque premier prix qui lui était décerné — et il les eut presque tous — : « Viens, mon Eugène ». Eugène était en effet extraordinairement doué. Tout lui était facile. En même temps, très doux et très bon, il n'eut, dans ses rivaux et ses émules, qu'il dépassa toujours, jamais que des amis qui l'aimaient comme un frère. Il connut ainsi tous les succès et occupa toutes les *présidences* de la vie collégiale. Mais hélas ! sa santé ne fut jamais florissante. A seize ou dix-sept ans, la terrible phtysie le minait déjà. Il entreprit dès lors la lutte énergique qu'il devait soutenir plus de vingt ans, d'une hémorragie à l'autre.

Il écrivit un jour à Pierre l'Ermite, de Paris, pour s'enquérir d'un traitement que le célèbre écrivain avait préconisé dans un de ses livres. Et, à un Canadien, étudiant à l'Institut Catholique, Pierre l'Ermite disait : « J'ai bien rarement lu une aussi belle lettre, moi qui en lis tant ».

Tout malade qu'était le jeune abbé, le regretté Mgr Fabre voulut bien l'appeler à la prêtrise et l'ordonna à Montréal le 25 juillet 1896. M. le curé Colin l'assista, le lendemain, à sa première messe à Saint-Jean. Le surlendemain, le nouveau prêtre voulut célébrer dans la chapelle des chers Frères, les maîtres aimés de sa première jeunesse ; mais il dut s'interrompre à l'offertoire.

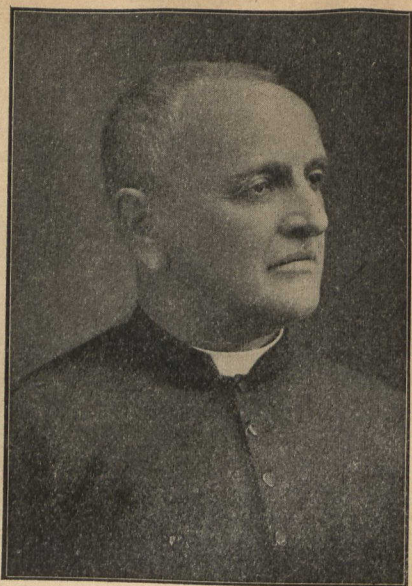
Il passa sa première année à Saint-Jean, chez le bon M. Colin, qui l'aimait comme son fils, tout comme son prédécesseur, feu M. Aubry. Il fut ensuite vicaire au Sacré-Cœur de Montréal pendant deux ans. Puis il passa à New-Bed-

ford, où il fut trois ans, chez M. le curé Deslauriers. Mais il fallait à ses pauvres poumons un climat plus doux, et il partit pour le Colorado. Il y fut vicaire à Wolsenburg, aumônier à l'hôpital Saint-François de Colorado Spring, vicaire encore et enfin curé de Wolsenburg. Ce malade, en effet, n'en continuait pas moins de travailler et de travailler assidûment. Il apprit comme en se jouant plusieurs langues étrangères. Il parlait parfaitement, outre le français et l'anglais, l'espagnol, et aussi facilement l'italien et l'allemand. Inutile d'ajouter, car c'est se répéter toujours, que tout le monde l'aimait là comme partout ailleurs, la lettre de son confrère, l'abbé Ducharme, au lendemain de sa mort, le souligne d'une façon vraiment édifiante.

A plusieurs reprises, il fit quelques séjours passagers au Canada. Dans une réunion de confrères à Sainte-Thérèse, en parlant des charmes de l'amitié qu'on noue sur les bancs du collège et des sacrifices que l'exil, même quand il est aimé, impose au cœur de ceux qui sont fidèles aux vieux souvenirs, il vit verser bien des larmes.

Mais lui, il savait sourire à la souffrance, et l'incomparable sérénité de son âme dans l'acceptation de ses peines ajoutait je ne sais quel charme à tout ce qu'il faisait. Il y avait comme de la magie dans l'action bienfaisante qu'il exerçait partout autour de lui, mais cette magie était faite d'abord de piété et d'amour de Dieu. Toutes les âmes qui l'approchaient subissaient son attrait, mais cet attrait les portait tout de suite à regarder vers le ciel. Qu'il y vive, puisque Dieu l'a appelé à lui, et qu'il y prie pour nous. Il saura nous faire encore du bien.

Montréal, Janvier 1913



LE PÈRE DUCHARME

1846-1913

LE samedi, 22 mars, à 11.30 heures du matin, c'est-à-dire le samedi-saint, à l'heure des premières vêpres de Pâques, mourait à l'Hôtel-Dieu de Montréal, muni des sacrements de l'Église, un excellent et très digne religieux : le Très Révérend Père Ducharme, provincial des Clercs paroissiaux de Saint-Viateur au Canada. C'est une lourde perte pour l'Institut si méritant dont il était l'honneur en même temps que le supérieur et le père. On peut ajouter que c'est une perte aussi, très réelle, pour l'Église de Montréal et pour l'Église du Canada tout entière.

Religieux depuis quarante ans, mêlé aux choses du gouvernement de sa communauté depuis trente ans, supérieur provincial depuis vingt ans, ayant siégé pas moins de cinq fois aux chapitres généraux des Viateurs, et ayant aussi pris part aux délibérations du premier concile national du Canada, tenu à Québec en 1909, le cher et regretté Père Ducharme, par sa prudence et son sens du gouvernement des hommes, par son zèle et sa fidélité aux œuvres d'éducation et d'apostolat, par sa maîtrise enfin et son aménité personnelles, a passé, comme le divin maître, en faisant le bien parmi nous. Il laisse aux nombreux jeunes gens qu'il a dirigés, aux clercs de Saint-Viateur qu'il a formés, à tous ceux un mot qui l'ont connu et aimé, le souvenir d'un éducateur de haute valeur, d'un religieux modèle et d'un prêtre selon le cœur de Dieu.

Son nom restera, à côté de celui de l'inoubliable et toujours regretté Père Beaudry, dans la mémoire des enfants de Joliette et des clercs de Saint-Viateur. Il est de ceux dont les œuvres parlent encore longtemps après leur mort et dont la mémoire demeure bénie au sein des générations. Sur sa tombe, la parole autorisée de Mgr l'archevêque de Montréal, dans l'église de Saint-Viateur à Outremont, puis celle de Mgr l'évêque de Joliette, dans l'église cathédrale de sa ville épiscopale, ont rendu hommage à sa sagesse, à ses vertus, à ses mérites. Cela suffit, en attendant les jugements de Dieu, qui seront, nous n'en doutons pas, qui ont déjà été, favorables. Comme son illustre patron saint Charles, comme saint Paul, le modèle de tous les apôtres, il avait combattu les bons combats. Que ses fils en Dieu se consolent,

le Seigneur des miséricordes ne se laisse jamais vaincre en générosité. Appelé au ciel le matin de Pâques, le regretté Père aura été admis tout de suite, c'est notre espoir, à prendre part au concert des célestes alléluias !

Le Père Ducharme était né à Sainte-Élisabeth, dans le comté de Joliette, le 7 janvier 1846, un an avant l'arrivée au Canada des clers de Saint-Viateur, que le grand Mgr Bourget appela dans son diocèse et qu'il installa à Joliette en 1847. Il fit ses études au collège Joliette, aujourd'hui devenu séminaire diocésain. En 1870, il revêtait la soutane. L'année suivante, en 1871, ayant reçu déjà les ordres moindres, il entra au noviciat des Viateurs à Joliette. En 1872, il prononçait ses premiers vœux (il devait prononcer ses vœux perpétuels en 1880). En 1873, il devenait prêtre.

Il enseigna d'abord à Laprairie, mais fort peu de temps. On le retrouve ensuite (1873) à Joliette, où il fut préfet des études et préfet de discipline au collège, puis maître des novices, directeur du collège et de nouveau maître des novices. Les hautes charges l'attendaient. En 1888, le Père Lajoie le nommait assistant-provincial. En 1893, il succédait au Père Beaudry dans la redoutable fonction de provincial. A sa mort, le Père Ducharme était donc dans sa soixante-huitième année d'âge, dans sa quarante-deuxième année de religion, dans sa quarante-unième année de prêtrise et dans sa vingtième année de provincialat. C'est une belle carrière.

Cette carrière, il faut dire surtout que, jusqu'à la fin, elle fut admirablement remplie. Avant de devenir provincial, il fut longtemps le conseiller, le confident et le bras droit de

l'actif et si zélé Père Beaudry. Et déjà, la part d'action du Père Ducharme était plutôt chargée, car le vénéré Père Beaudry, directeur du collège en même temps que provincial, se reposait beaucoup sur lui pour l'administration de la province religieuse. Avec le temps les charges augmentèrent.

Au cours de ses vingt années de provincialat, le Père Ducharme transporta de Joliette à Outremont (1896) la direction provinciale, il y adjoignit le juvénat. Plus tard, il établit, au Manitoba, un orphelinat agricole. Entre temps, il fondait plusieurs écoles : l'école Querbes (à Outremont), les écoles Saint-Jean-de-la-Croix, Villeray et Bordeaux (à Montréal), l'école Saint-Michel (à Saint-Lambert), l'école paroissiale d'Aylmer, celle de Rawdon, etc.

De même, c'est sous son administration que la paroisse de Saint-Viateur à Montréal (dont il fut le premier desservant) fut confiée à sa communauté, et que d'importantes additions furent faites au séminaire de Joliette, au collège Bourget à Rigaud, aux collèges commerciaux de Berthier, de Lauzon, de Terrebonne, etc. Nous avons dit plus haut qu'il prit part cinq fois aux chapitres généraux de sa communauté en Europe et qu'il siégea en 1909 parmi les pères et théologiens du concile plénier de Québec. Ajoutons qu'il élaborait encore des projets d'agrandissement pour l'Institut des Sourds-Muets et pour les locaux de la direction provinciale, quand la maladie et la mort sont venues mettre un terme à son labeur.

Il avait fait, l'automne dernier, un sixième voyage en Europe pour assister aux fêtes du soixantième de sacerdoce du très vénéré Père Lajoie, ancien supérieur des Viateurs au Canada,

et actuellement supérieur général de la communauté. C'est en 1890, en 1895, en 1900, en 1905 et en 1909, qu'il était allé prendre part au chapitre général.

Mais tout cela, ce n'était que l'extérieur de sa vie, si remplie, d'éducateur et d'apôtre. Ce qu'il faudrait dire ici surtout, c'est le zèle inlassable avec lequel il a accompli ses hautes fonctions. Nous l'avons bien aperçu dans les notes bibliographiques que ses frères en religion ont eu l'obligeance de nous communiquer. Nous éprouvons qu'il est difficile de bien exprimer tout ce qu'il y aurait à dire à ce sujet pour rendre justice à sa mémoire. On pourrait peut-être le résumer dans cette affirmation qu'il fut prêtre et religieux dans toute l'acception de ces termes si pleins de sens, c'est-à-dire qu'il aima par-dessus tout les âmes, toutes les âmes, et spécialement celles de ses religieux et de ses administrés.

Sa foi était vive, sa piété ardente, son amour de l'étude profond. Il aimait les cérémonies sacrées, la prédication, la direction spirituelle, tous ces précieux moyens d'action que la Sainte Église offre à ses ministres et surtout à leurs supérieurs. Et il aima ainsi à se dévouer pour les âmes et pour Dieu jusqu'à la fin. Le dimanche avant de tomber malade (dimanche de la Passion), il avait présidé à tous les exercices de ses religieux et de ses juvénistes.

Malade, transporté à l'Hôtel-Dieu, il continua à s'occuper des intérêts de sa communauté. Il s'en entretenait encore, le matin de sa mort, avec son très digne et dévoué assistant-provincial, le Père Joly.

Ajoutons qu'il portait un respect profond à tous ses supérieurs, au Père général et à Nos Seigneurs les évêques, ce qui est bien la note

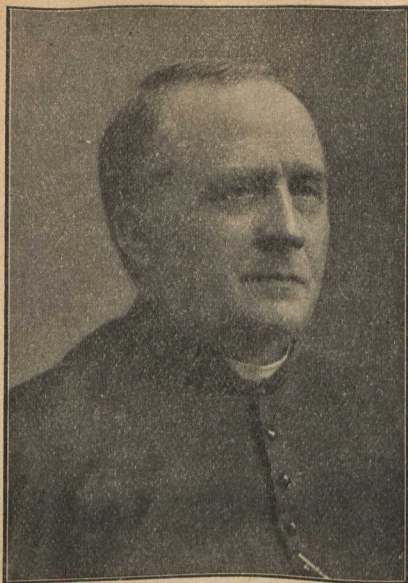
caractéristique du bon prêtre et du bon religieux. De même, comme religieux, son amour de la règle et son humilité, tout supérieur qu'il était, paraissaient à tous un exemple et un modèle. Par suite, parce qu'il savait obéir, il savait commander aussi. Ses fils en religion sont unanimes à proclamer que, malgré son tempérament plutôt vif, il commandait avec une douceur tout apostolique. Même en reprenant et en corrigeant avec fermeté il savait se faire aimer, ce qui est rare et n'arrive jamais qu'à ceux que l'esprit de Dieu possède véritablement. Il était tout à tous, et les plus humbles et les plus petits, comme ceux qui étaient constitués en charge et en dignité, allaient à lui comme à un père. C'est là ce que ses religieux nous disent tous, et il semble bien qu'on ne saurait faire un plus bel éloge d'un supérieur.

Sa maladie, si l'on peut dire, fut laborieuse comme sa vie. Il souffrit beaucoup, sans jamais se plaindre. Quand on lui annonça qu'il était en danger de mourir, il répondit avec un grand calme : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Pendant qu'on l'administrait, il prenait part aux prières avec ferveur. A tous ceux qui l'approchaient, à ses religieux en particulier, il continua de sourire. A la dernière minute, en présence de Mgr Gauthier, du Père assistant-provincial et d'une dizaine de confrères accourus, comme on lui proposait une absolution dernière, ne pouvant plus autre chose il fit un signe d'assentiment. Ce fut tout : inclinant la tête, il expira. On était au lendemain du vendredi-saint, et dans toutes les églises de la grande ville l'office du samedi-saint se terminait par les chants de l'alléluia pascal. Il était 11.30 heures de l'avant-midi.

A Montréal, dans l'église d'Outremont, puis à Joliette, dans l'église cathédrale, des services funèbres ont eu lieu, très solennels. Nos Seigneurs Bruchési et Archambeault ont prononcé des oraisons funèbres. Et le cher Père dort désormais, là-bas, à Joliette, au milieu des siens, qu'il aimait tant, son dernier sommeil. Selon le mot des saintes prières, qu'il y repose en paix !

A sa communauté en deuil, aux chers Pères Viateurs, si méritants, et aussi à ces modestes Frères, qui font dans l'ombre et l'oubli de soi une œuvre si haute et si utile, nous adressons l'hommage ému de notre très vive sympathie. La bonne figure du regretté Père provincial ne sera plus là, au milieu d'eux, pour leur sourire toujours et les encourager au bien. Mais, du haut du ciel, il est bien sûr que le Père Ducharme, tout comme le Père Beaudry, continuera de sourire aux clercs de Saint-Viateur et à leurs œuvres.

Montréal, Avril 1913



LE CURÉ KAVANAGH

1844-1913

NAMAIS tâche ne fut plus facile que celle d'écrire la notice biographique de feu M. le curé Kavanagh, après l'éloge funèbre, très simple et très naturel, et pour cela si éloquent, que nous venons d'entendre de la bouche même de Mgr l'archevêque, dans cette belle église de Saint-Vincent-de-Paul de l'île Jésus, aux lignes architecturales si pures, en présence de tout ce peuple de Saint-Vincent et d'ailleurs, de ce clergé nombreux — près de 150 prêtres — et de toutes ces religieuses — plus de 50, venus là pour rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de ce prêtre si bon,

dont on a pu dire qu'il ressemblait au « bon Monsieur Vincent » et qui ne laisse après lui que des regrets.

À Saint-Vincent, en ce matin du 7 avril 1913, comme jadis, au soir de la mort du curé Norbert Lavallée, le 6 novembre 1881, Saint-Vincent est en deuil, comme il le fut rarement. Il pleure un ami, un père, un bon, un saint curé. — « Monseigneur, disait tout à l'heure à Mgr l'archevêque le député aux Communes du comté Laval, l'un des citoyens les plus marquants du prospère village, ... « Monseigneur, vous pouvez peut-être nous donner un curé aussi bon que celui-là, mais pas un meilleur, c'est impossible. » Et, en effet, il paraît bien.

J'ai causé avec beaucoup de gens, des jeunes et des vieux. On ne tarit pas d'éloges à l'endroit du regretté curé. On cite ses bons mots, ses réflexions pittoresques, ses actes de charité. On le pleure avec une sincérité débordante. Mais, chose curieuse, il y a je ne sais quelle allégresse confiante qui perce partout ce voile de larmes et de deuil. On dirait un alléluia pascal jaillissant en plein des méditations de la semaine sainte ! On est sûr, le peuple est sûr, absolument, que M. le curé Kavanagh est déjà au ciel, et, tout en le regrettant, certes, il se réjouit de le penser déjà heureux là-haut ! Quelles sont profondes les pensées de la foi, et qu'ils sont vivifiants et consolants les sentiments purement et saintement chrétiens !

« M. le curé Kavanagh — disait donc Monseigneur, après avoir remercié de sa présence Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, confrère de classe du défunt, qui a bien voulu accepter de chanter le service de « son meilleur ami » — M. le curé Kavanagh était digne des

plus beaux honneurs. C'est un père zélé, dévoué, exemplaire, que vous perdez, mes frères. C'était un bon prêtre ; ce n'est pas assez dire, c'était un saint prêtre. La liturgie nous faisait lire à la messe d'hier l'évangile du Bon Pasteur, et tout naturellement, ajoutait Monseigneur, en le lisant, je pensais à votre cher et regretté curé. C'est un bon pasteur dans toute la force du terme, que vous pleurez. Il connaissait ses brebis, il les aimait, il les nourrissait du pain de la doctrine, il les protégeait, il les consolait. Or, il est mort, le bon pasteur de Saint-Vincent, et ses brebis, qui le connaissaient, elles aussi, et qui l'aimaient, sont dans la douleur. » Monseigneur aussi pleure un bon prêtre. Il en est, lui semble-t-il, qui ne devraient jamais mourir ; mais il le faut...

La vie de votre curé s'est passée humble, sans éclat et sans bruit, aux yeux des hommes, dit encore Monseigneur, mais combien elle fut féconde et belle aux yeux de Dieu et de ses anges. Il était né à Sainte-Scholastique, d'une respectable et pieuse famille (15 janvier 1844). Il étudia au collège de Montréal et y fut tout de suite, comme il devait l'être toute sa vie, un homme de règle, de devoir, de dévouement et de charité. Il en imposait à ses camarades par sa réserve et sa dignité. On n'aurait pas osé devant lui, comme naguère devant certains saints, risquer des plaisanteries douteuses. En même temps, il commandait l'affection. En deux mots, il fût dès lors pour beaucoup le conseiller sage et discret qu'il devait être à tant d'âmes dans la suite.

Il ne dut pas, continue Monseigneur, discuter longtemps l'affaire de sa vocation. Les âmes l'appelaient, c'était tout indiqué. On ne se

figure pas M. Timothée Kavanagh autrement que prêtre du bon Dieu. C'est qu'en effet il le fut éminemment. Il termina sa cléricature à Sainte-Thérèse et y fut ordonné prêtre par feu Mgr Fabre (14 septembre 1873). Il y fut professeur et directeur des élèves, de 1873 à 1878. Le tact, la prudence et la sagesse dont il fit preuve, voilà ce qui lui assura des amitiés si durables sous le toit térésien. Et d'un mot Mgr l'archevêque souligne l'abnégation et le mérite de nos prêtres éducateurs.

Mgr Fabre, ajoute-t-il, qui s'y connaissait en hommes, appela bientôt M. Kavanagh à l'aumônerie de la Providence, à la maison-mère. C'était là un poste délicat, une mission plutôt difficile. Si bien intentionnées qu'elles soient, les jeunes filles qui se présentent là, comme du reste dans tous les couvents, ne deviennent pas tout de suite des anges ; il ne leur pousse pas des ailes ! Et il faut qu'elles soient parfaites pourtant. Et donc, l'aumônier doit les aider à avancer dans la perfection. M. Kavanagh avait pour cela une main si douce, une direction si simple et si pleine de bon sens, si humaine en même temps et si surnaturelle, qu'on avançait avec lui sans s'en apercevoir, comme les enfants grandissent. Il fut à la Providence six ou sept ans (1878-1885). De là, il passa au pensionnat de Villa Maria, pour six ans (1883-1891), puis à celui d'Hochelaga pour trois ans (1891-1894). Aux yeux des profanes, des pauvres de la Providence aux distinguées demoiselles de Villa Maria ou d'Hochelaga... la transition peut paraître assez brusque. Pour M. Kavanagh, qui allait des âmes aux âmes, c'était tout comme. D'un point à l'autre son admirable bon sens, avivé par une piété exquise, savait rendre tous les chemins

courts. Pour les jeunes filles, comme pour les religieuses, sa direction était une véritable grâce faite de force et de charme. Que d'âmes, estime Monseigneur, lui doivent, sans la guimpe ou dans le monde, la saine direction qui a orienté leur vie. Et Sa Grandeur ajoute ce mot étonnant : « M. Kavanagh ne se trompait jamais en fait de direction. »

En 1894, M. Timothée Kavanagh avait cinquante ans. Il fut nommé curé. Et d'abord, ce fut à Lanoraie, et pour trois ans (1894-1897), qu'il alla exercer son zèle. Il s'appliqua, nous dit Monseigneur, à être le père de tous ses paroissiens. Il les aima tous également. Il prêcha et administra les sacrements comme un apôtre, très simplement, mais sérieusement toujours et d'une façon très digne. La bonté rend Dieu populaire, a dit Lacordaire. M. le curé Kavanagh savait rendre Dieu populaire et lui-même par surcroît. De Lanoraie, il passa à la cure de Saint-Vincent-de-Paul à Montréal, où il devait être huit ans (1897-1905). Là encore, il fut dévoué à tous ses paroissiens, sans acception de personnes, en même temps qu'il ne s'épargnait pas pour assister de ses conseils les bonnes Sœurs de la Providence, dont la maison-mère se trouvait maintenant tout voisine de son église paroissiale. Oh ! ce ministère absorbant des cures de villes, s'écrie Monseigneur, on ne comprend pas, souvent, chez les fidèles, jusqu'où il est énervant, fatiguant, épuisant. Quelle vie fiévreuse mènent ces pasteurs de nos populeuses paroisses, qui, en fait, ne s'appartiennent pas ! Et l'on sent bien, ici que le premier pasteur du diocèse, en louant le défunt, parle à plus d'un vivant présent au sanctuaire ou au pied du balustre. On éprouve une fois de plus que les mots

qui viennent du cœur vont droit au cœur. En 1905 enfin, épuisé par les soucis variés de sa charge, M. le curé Kavanagh exprima à son archevêque le désir de prendre un repos relatif, et ce jour-là, dit aimablement Monseigneur, où je pus faire droit à sa demande, en vous le donnant, mes frères, comme curé, « Saint-Vincent-de-Paul de Montréal fut saintement jaloux de Saint-Vincent-de-Paul de l'île Jésus ». Dans ce dernier poste, où il devait mourir, M. Kavanagh passa également huit ans (1905-1913). Monseigneur ne sent guère le besoin d'appuyer sur le bien qu'il y a fait. Tous en peuvent témoigner : les paroissiens, les Sœurs de la Providence, les Frères du Collège Laval, les vieux, les jeunes, et surtout les pauvres et les souffrants.

Le 2 février dernier, raconte encore Monseigneur, le regretté curé assistait à la fête annuelle du collège de Montréal, son *Alma Mater*. On y évoqua bien des souvenirs pleins de charme. Le lendemain, il tombait malade, pour ne plus se relever. Assisté par son vicaire, M. l'abbé Labelle, au zèle et dévouement inlassables de qui Sa Grandeur rend un magnifique hommage, et par les autres confrères de la paroisse et du voisinage, aidé aussi, et avec quelle respectueuse affection, par ces bonnes Sœurs de la Providence qu'il avait jadis guidées dans les voies de Dieu et qu'il était si heureux de retrouver à son chevet de mourant, entouré de l'affection de son personnel et de sa famille, suivi à chaque instant par l'attention émue de tous ses paroissiens si chagrins de le perdre, M. le curé Kavanagh se vit aller vers la mort sans se plaindre : « Il faut tous partir, disait-il, je suis prêt. » Sa dépouille va disparaître, termine Monseigneur, mais, j'en suis sûr, son souvenir restera dans vos cœurs,

mes frères, et il vous prêchera encore la vertu.

M. le curé Kavanagh, dit encore Mgr l'archevêque, avait reçu du ciel des dons précieux. Il était la simplicité même, dans sa vie, dans son langage, dans sa tenue, dans son ameublement. Mais, sous son apparente bonhomie, quel regard intelligent et révélateur ! Il avait le mot juste, la répartie fine, la trouvaille qui faisait image. Il lui suffisait d'une parole pour définir un homme ou peindre une situation. Seulement, en toutes choses, il était d'abord charitable, et ne faisait jamais d'esprit aux dépens des autres. Ses connaissances, en théologie morale et dans les choses de la direction des âmes, était remarquables. Il était si lucide, si clair, si bon et si accommodant ! Il ne se trompait pas, encore moins il ne trompait personne. Que de bien il a fait, que de secrets il emporte dans la tombe ! Il aimait ainsi les âmes, parce qu'il aimait Dieu par-dessus tout. Sa piété, pourtant, n'avait rien d'exagéré. La multiplicité des petites dévotions ne le tentait guère. Il tenait pour les grandes dévotions traditionnelles : le Saint-Sacrement, la Passion de Notre-Seigneur, le Rosaire de Marie. Il était, par là, désintéressé parfaitement, sachant que les choses de la terre restent en définitive à la terre. Par-delà toutes choses, il voyait le ciel. Sa vie était calme et ordonnée. Il recevait très cordialement ses confrères et ses visiteurs, comme aussi ses paroissiens. Il affectionnait les pauvres. Son testament l'établit. Il n'a oublié personne des institutions et des pauvres où la providence l'a voulu pour l'exercice du saint ministère. Il a pensé aux œuvres de son archevêque, à qui il lègue deux milles piastres, et aux pauvres de Saint-Vincent, à qui il donne douze cents piastres.

tres, et ainsi de suite. Testament éminemment sacerdotal, termine Monseigneur en se tournant vers les membres du clergé, et qui ferme heureusement une vie qui fut, elle aussi, tout entière, et l'on ne saurait dire plus, la vie d'un bon et d'un saint prêtre. S'il en était besoin, que nos ferventes prières hâtent son union en Dieu dans le ciel pour les siècles des siècles !

Ce substantiel discours, que nous nous sommes contenté d'analyser, en y joignant quelques dates, et, pour l'histoire, quelques précisions, nous dispense évidemment d'ajouter des réflexions qui feraient ici double emploi. Il nous suffira de souligner quelques détails sur la dernière maladie du regretté curé et de dire aussi la pompe de ses funérailles.

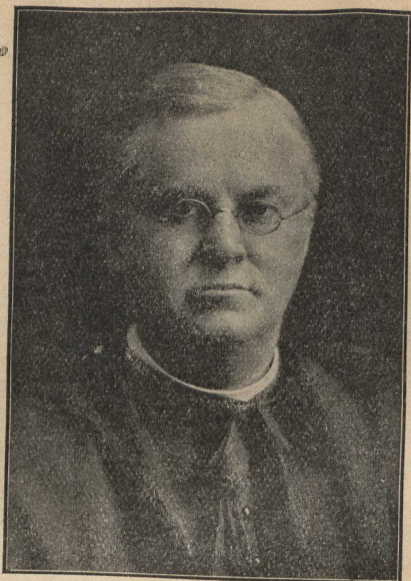
Il souffrit beaucoup avant de mourir. Avant même qu'il ne tombât malade le 3 février, dans les dernières semaines de décembre et de janvier, on le sentait épuisé ; et rien n'était plus touchant que de le voir, le matin, alors qu'il allait encore porter le bon Dieu à ses malades, marcher en hésitant quelque peu sur la glace des chemins en pente du village. Une fois réduit à garder le lit, il continua à faire bonne contenance. « Je suis content de souffrir, disait-il aux sœurs garde-malade, pour mes péchés et pour ceux de mes paroissiens. » A l'un de ses citoyens, qui lui exprimait le regret de le voir si malade et l'espoir que Dieu le ramènerait à la santé : « Oh ! dit-il, en ce pittoresque langage dont il était coutumier, les vieilles gens ne sont pas comme les vieilles choses ; avec un vieux trottoir, on peut réparer et faire du neuf, mais avec un vieux comme moi on ne fait pas un jeune. » Il craignait les jugements de Dieu, lui, si bon et si saint. « C'est que, cela

ne se règle pas comme un compte chez le marchand », disait-il. Et il se faisait lire la Passion de Notre-Seigneur ; cela l'aidait et le consolait beaucoup. Ses dernières paroles furent pour les pauvres et pour Dieu.

Ses funérailles, je l'ai dit, ont été magnifiques. Mgr l'archevêque présidait au trône, assisté par M. le curé Jasmin, de Sainte-Thérèse, et par M. l'abbé Félix Kavanagh, de Saint-Joseph de Montréal, cousin du défunt. Sa Grandeur, après le discours dont j'ai donné l'analyse, et qui a produit chez tous une très vive impression, a présidé à l'absoute. Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, confrère de classe du défunt, a chanté le service ayant M. l'abbé Charrier, p.s.s., curé de Saint-Jacques, comme prêtre-assistant, et MM. Bédard, p.s.s. et Labelle, directeur du collège Saint-Jean, comme diacre et sous-diacre. Le chœur de Saint-Joseph de Montréal, sous la direction de M. Charbonneau, son maître de chapelle, a donné une messe de Perosi avec un grand succès. Le dîner du clergé s'est pris au couvent. M. le vicaire Labelle, et MM. les exécuteurs testamentaires, M. le curé Corbeil, de Saint-Joseph, et M. l'abbé Félix Kavanagh, avaient vu à l'organisation des funérailles, et, vraiment, tout fut parfait, calme, ordonné, comme la vie du regretté curé elle-même.

Il dort maintenant, dans la crypte de la belle église, sur le coteau de la *Pinière*, près des anciens curés, qui reposent là dans leur dernier sommeil : MM. Renoyer (1790), Bégin (1824) Lavallée (1881), Brault (1904). *Qu'il dorme en paix !*

Montréal, Avril 1913.



LE CURÉ MOREAU

1854-1913

DANS les derniers jours de janvier, exactement le 26, c'est-à-dire il y a déjà trois mois, mourait, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, après une longue maladie généreusement acceptée, un prêtre plein de mérites autant que modeste et humble, à qui nous regrettons de n'avoir pas plus tôt rendu hommage.

L'abbé Stanislas-Albert Moreau était né à Saint-Luc-sur-Richelieu, non loin de Saint-Jean, d'une honnête famille de cultivateurs, le 6 mars 1854. Il fit ses études au collège de Montréal, et fut ordonné prêtre par feu Mgr Fabre, le 23 décembre 1882. Successivement vicaire à Saint-Polycarpe (1882), à Saint-Étienne-de-

Beauharnois (1883), au Saint-Enfant-Jésus de Montréal (1884), à Saint-Jacques de Montréal (1885) et à Berthier (1887), il devint curé de Sainte-Agathe-des-Monts en 1889. Il fut là cinq ou six ans, passa ensuite à la cure de Sainte-Anne-d'Ottawa (1896), fut desservant à Saint-Henri de Montréal (1897) et enfin curé de Saint-Jacques-le-Mineur, de 1898 à 1913.

Il garda profondément ancré dans son âme l'amour de sa région natale, cette riche région de Saint-Jean et des comtés du sud, comme nous disons souvent, à laquelle le diocèse doit de si belles recrues. Il était fier d'être sorti de la vallée du Richelieu, et, après avoir avec zèle toujours exercé le saint ministère dans le nord, il revint avec bonheur dans le sud. Partout du reste, pendant ses trente années de sacerdoce, il se dépensa sans compter pour les âmes. Car l'on peut dire de lui ce que j'écrivais la semaine dernière de M. Timothée Kavanagh : il fut prêtre d'abord et il le fut éminemment. Sous un extérieur plutôt sévère et froid, et malgré quelques rigidités dans l'allure de ses mouvements, il cachait une âme ardente qui se donnait volontiers aux belles causes.

Après celle de Dieu, la cause qu'il aima le plus, ce fut celle de la patrie canadienne. L'abbé Moreau fut un patriote, digne des héros à qui l'on parle d'ériger des monuments sur les bords du Richelieu ! Il aima par-dessus tout sa petite patrie, je l'ai dit, de Saint-Luc, de l'Acadie et de Saint-Jean. Il a écrit l'*Histoire de Saint-Luc* (1901) et l'*Histoire de l'Acadie* (1908), comme il avait écrit l'*Histoire de Berthier* (1888), et ces livres resteront pour l'honneur de notre vie nationale et pour l'édification des générations qui viendront. Il n'avait pas, il me sem-

ble, une plume très alerte et rompue au métier de la prose impeccable, mais il écrivait avec tant de méthode, avec tant d'ordre, et il s'était d'abord si richement documenté, qu'à tous les coups il faisait œuvre utile et durable. C'était un laborieux et un travailleur. Disons-le franchement, cette vie très pleine, qui fut toujours occupée, nous est un bel exemple. Rien ne vaut comme le travail soutenu pour garder la vertu, développer le talent et faire du bien aux âmes. Les vies trop répandues et trop dissipées peuvent être parfois plus brillantes, elles sont toujours moins utiles.

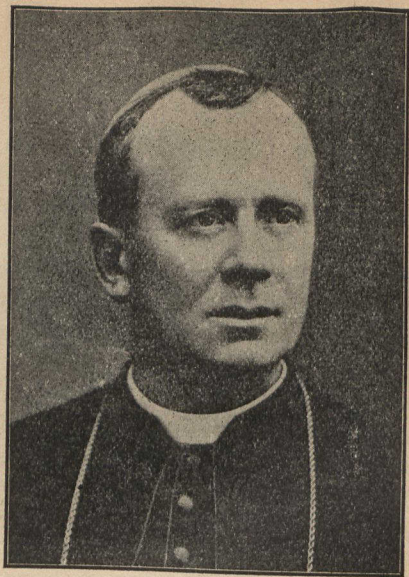
M. le curé Moreau a été malade plusieurs années, il l'a été gravement plusieurs semaines. C'est au lendemain de Noël qu'il quitta sa paroisse de Saint-Jacques-le-Mineur pour venir à l'Hôtel-Dieu. Il avait le pressentiment, il l'écrivit à un ami, qu'il n'y retournerait pas. A l'hôpital, malgré l'acuité des souffrances, il sut toujours dominer son tempérament que l'on a connu plutôt vif. Il édifiait ses dévouées gardes-malades. Il s'est éteint dans l'abandon complet de sa volonté en les mains du Dieu à qui il a cru, et dont il fut toujours un prêtre zélé et sincèrement dévoué.

Son testament, assez original et plein d'intentions surnaturelles, le peint au vif. Il aimait l'Église et il vénérât ses chefs : il a demandé en termes respectueux, et en offrant pour cela une aumône appréciable, à Sa Sainteté Pie X la faveur de célébrer pour lui une messe. Et le Saint-Père, nous l'avons appris depuis, a eu la bienveillance d'accéder à ce désir et d'en assurer Mgr l'archevêque par une lettre de Mgr Bressan. M. le curé Moreau a de la même façon demandé à Monseigneur de célébrer à ses intentions, et il

lui a légué quelques argents pour les prêtres pauvres. Déjà, de son vivant, le regretté curé avait assuré des fondations pieuses dans des communautés de son choix pour aider à l'œuvre des vocations. Enfin, il aimait les choses de l'éducation, et le peu que sa charité lui avait permis d'économiser, il l'a donné au nouveau collège de Saint-Jean. Ce collège dans le sud, il le voulait depuis longtemps. Il était tellement sûr qu'il se fonderait un jour, qu'avant même sa fondation, dans ses dispositions testamentaires, il avait légué le contenu de sa bibliothèque au futur collège de Saint-Jean ! Avant de mourir il eut la consolation de pouvoir élargir encore ses dispositions, ainsi que je viens de l'écrire, et les Messieurs de Saint-Jean sont en droit d'inscrire son nom, en bonne place, sur la toute première liste de leurs bienfaiteurs. Enfin, détail bien caractéristique de sa manière d'agir, il a légué à la fabrique de Saint-Jean, pour l'église où il fut baptisé, un petit bénitier d'argent qui devra servir à l'eau régénératrice qu'on verse sur le front des petits enfants apportés au baptême... Nous n'ajouterons aucun commentaire. Il y a dans ce geste suprême du prêtre pieux et zélé une leçon qui, pour être originale, ne laisse pas que d'être édifiante aussi.

Les funérailles du regretté curé ont eu lieu dans sa paroisse, à Saint-Jacques-le-Mineur, le 28 janvier. Elles ont été présidées par Mgr Émile Roy, vicaire-général, qui, tout en se défendant de faire une oraison funèbre — car le cher défunt avait prié qu'il n'y en eut pas — a dit pourtant, au nom de Mgr l'archevêque, du clergé, des pieux fidèles, et en particulier des directeurs du collège de Saint-Jean, le mot de reconnaissance qui s'imposait.

Montréal, Avril 1913



Mgr ARCHAMBEAULT

1859-1913

MALGRÉ tout, oui, malgré les tentures de deuil et les drapeaux à mi-mat qui se voient, çà et là, aux devantures et sur les pignons des jolies maisons de Joliette, malgré ces glas qui sonnent d'heure en heure depuis trois jours, malgré l'affluence d'évêques, de prêtres et de fidèles, venus de toutes les parties du pays, malgré la peine et la consternation si visibles sur la figure des gens que l'on rencontre dans les rues ou à l'église, malgré tout ce noir dont la cathédrale est pleine, malgré ce trône épiscopal voilé de violet sombre, malgré ce catafalque, autour duquel brûlent six cierges, que

gardent des clercs et des frères, et sur lequel il repose, en ce matin du 29 avril, revêtu de tous ses ornements pontificaux, coiffé de la mitre blanche, les mains jointes sous ses gants et la bouche entr'ouverte, oui, malgré tout cela, on a peine à croire à l'évidence et à s'avouer que Mgr Joseph-Alfred Archambeault, le jeune et brillant évêque de Joliette, est vraiment mort, lui, il y a cinq jours encore, si vivant, si pétillant, si exhubérant de vie !

Mort, à 53 ans, dans toute la force de l'âge et dans toute la maturité du talent, alors que son diocèse et l'Église du Canada toute entière semblaient devoir compter longtemps encore sur « son zèle apostolique, sa science profonde, sa grandeur d'âme et sa bonté de cœur », Mgr l'évêque de Joliette laisse un souvenir qui ne s'éteindra pas de sitôt. Les fidèles de son diocèse, ses religieux et ses prêtres, et aussi, on peut le dire, les patriotes de tout le pays garderont en effet la mémoire de cet évêque pieux et savant, dont la vie fut si pleine et la carrière si féconde.

Homme de talent, de science et de travail, toujours au poste et toujours au labour, en trente ans de sacerdoce, dont neuf ans d'épiscopat, il a fourni toute une carrière dont la patrie et l'Église ont lieu d'être justement fiers. Les œuvres de bien auxquelles il a été mêlé, comme prêtre-éducateur à l'Assomption, comme vice-chancelier et chancelier à Montréal, comme chanoine, archidiaque et vice-gérant des archevêques de la métropole, comme directeur d'âmes et supérieur de religieuses, comme professeur et comme prélat vice-recteur de l'Université Laval, et enfin, et surtout, comme premier évêque de Joliette, œuvres accomplies toutes

dans des vues de foi absolument surnaturelles et avec une maîtrise parfaite, restent, à sa louange et à son honneur, le plus beau témoignage qu'une vie d'apôtre puisse se rendre à elle-même.

D'un tempéramment très vif et très ardent, dont son œil si brillant et si pur donnait parfois la note aigüe comme dans un éclair, d'un esprit puissant, d'ailleurs si nourri et si cultivé par un travail méthodique et constant, d'un cœur profondément aimant, que la soif des âmes et le zèle des œuvres dévoraient sans cesse, d'un sang chaud qui courait si vite à fleur de peau, ce prêtre ou cet évêque de Dieu prenait naturellement, et possédait pour toujours, sur les âmes des petits et des grands qui l'approchaient, une irrésistible emprise. Aussi, en dépit des saillies d'humeur qui échappaient quelquefois à sa riche nature, comme il était aimé, autant et plus encore qu'il n'était justement admiré !

Petit de taille, comme le Zachée de l'évangile, ayant la voix un peu couverte et pas toujours juste, il eut voulu, me semble-t-il, se grandir parfois et trouver des tons plus flexibles pour parler de plus haut et chanter mieux encore les grandeurs et les louanges du bon Dieu. Mais tel qu'il était, de sa chaire de professeur, de la tribune sacrée, ou des hauteurs du trône épiscopal, sa parole éloquente, nourrie d'une doctrine très sûre, savait prendre le chemin des cœurs, pour ne s'en écarter plus. Il a touché, il a persuadé, il a convaincu, il a converti !

Sa plume savante, dans un style un peu chargé peut-être, mais si net, si clair, si ami de la division et de la subdivision ternaires, a écrit des pages admirables de substance et de méthode. Depuis qu'il était à la tête du diocèse de Joliette seulement, ses lettres et ses mande-

ments — qui forment tout près de trois gros volumes — sur la communion fréquente (1906), sur les Quarante-Heures (1907), sur la ligue sacerdotale (1909), sur l'Eucharistie surtout, à l'occasion du Congrès de 1910, considérée comme sacrement, comme sacrifice et du point de vue de son influence sur la vie chrétienne ; ou encore ses mandements et ses lettres sur l'intempérance (1906), sur le centenaire de Mgr de Laval (1908), sur le Premier Concile Plénier du Canada (1909), sur les Écoles Normales (1912) et sur les retraites fermées (1912), pour ne citer que quelques-uns de ses plus beaux travaux, sont d'un penseur, d'un théologien, d'un docteur et d'un évêque.

Homme d'action autant qu'il était homme de parole, Mgr Archambeault a multiplié, avec sagesse et mesure toutefois, dans sa ville épiscopale et dans son diocèse, depuis neuf ans, les œuvres d'éducation, de charité et de piété. Orphelinat pour les garçons, jardin de l'enfance, parachèvement de la cathédrale et de l'évêché, agrandissement de l'hôpital Saint-Eusèbe, agrandissement considérable du séminaire diocésain, École Normale des Jeunes Filles (Congrégation Notre-Dame), maison provinciale des Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, monastère du Précieux-Sang, noviciat de la Providence, et puis encore, hospice des vieillards à Saint-Lin (Sœurs de la Providence) agrandissements du collège de Berthier et du couvent de l'Épiphanie, académie anglaise de Rawdon... voilà autant d'institutions qui lui doivent en grande partie leur vie ou leur prospérité. Prédicateur et éducateur dans l'âme, il animait tout et vivifiait tout de sa parole ardente, avec une incessante vigilance et un zèle intarrissable.

Sa science et son activité furent particulièrement mises en lumière lors du Concile Plénier de Québec, en 1909. Il y remplissait les hautes fonctions de secrétaire des « congrégations » des évêques. Ses distingués collègues sont unanimes à proclamer qu'il fut en cette qualité l'un des plus actifs et des plus brillants ouvriers de ce grand œuvre de notre premier concile national. Il prit part à toutes les discussions avec une aisance et une maîtrise qui furent très remarquées.

Son zèle pour l'éducation de l'enfance le porta à s'imposer de lourdes tâches au cours de ses visites pastorales. Il s'est donné sans compter, sans assez compter, pourrait-on dire ; car il paraît admis de tous que sa vaillance a abrégé ses jours, à son insu sans doute. Il avait hâte de parfaire tous ses labeurs. Il pressentait, semble-t-il, que sa vie serait courte. Il craignait de n'avoir pas le temps de tout faire ce qui importait. Pour le moins, il voulait pouvoir offrir à Dieu des années pleines.

Ajoutons que, par son exemple autant que par ses avis et ses conseils, il prêchait avant tout l'amour de l'Église et le respect de l'autorité. Très attentif, par conséquent, à réclamer les droits de l'autorité religieuse, il savait aussi, avec un discernement très sûr, rendre lui-même et commander qu'on rende aux autorités civiles le respect qui leur est dû. On citait, ce matin, l'impression qu'ont conservée les maires, les marguilliers et les commissaires d'écoles de toutes les paroisses de son diocèse, de sa courtoisie pleine de dignité qui le fit un jour les inviter tous à l'une des fêtes de son église cathédrale.

Du sein de la mort même il a voulu prêcher encore, et je ne sais rien de plus touchant que

cet appel, pour l'avenir, à l'esprit chrétien de son clergé et de ses fidèles, dont on a trouvé le texte dans son testament :

Je donne mon âme à Dieu, le priant de me faire miséricorde et de m'admettre à partager le royaume de son Fils, comme il m'a appelé à partager ici-bas les gloires de son éternel sacerdoce. — Je prie tous ceux que j'ai pu scandaliser ou offenser de me pardonner, et je leur demande de m'accorder un souvenir devant Dieu.... Je remercie de tout cœur les prêtres de ma maison épiscopale, les membres du chapitre, les autres prêtres du diocèse, religieux ou séculiers, de m'avoir si puissamment aidé dans l'administration du diocèse, d'avoir été toujours ma consolation et ma joie par leur conduite vraiment sacerdotale, leur esprit de foi, leur soumission et leur respect envers l'autorité. — Je supplie instamment toutes les communautés religieuses établies dans le diocèse de continuer à travailler avec zèle à la sanctification personnelle de leurs membres et à poursuivre généreusement leur apostolat auprès des enfants et des jeunes gens, des pauvres et des orphelins, des malades et des moribonds. — Enfin, j'ai la douce confiance que le nouveau diocèse de Joliette sera toujours la gloire et la joie de ses évêques par la fermeté de sa foi, la ferveur de sa piété, l'empressement à se soumettre aux enseignements et aux directions de notre mère la sainte Église catholique et romaine.

Mgr Joseph-Alfred Archambeault était né à l'Assomption, le 23 mai 1859, d'une très honorable famille. Son père, l'honorable Louis Archambeault, qui fut ministre à Québec et conseiller législatif, était notaire. Sa mère, qui a eu le bonheur de le voir évêque, et dont il a entouré la vieillesse d'affection et de gloire,

s'appelait Élisabeth Dugal. Comme ses frères aînés, Henri et Horace, tous deux avocats distingués, et dont l'un, Horace, est actuellement juge à Montréal, Joseph-Alfred suivit avec succès son cours d'étude au collège de l'Assomption. Après sa cléricature au grand séminaire de Montréal, il fut ordonné prêtre, le 29 juin 1882, dans l'église des Oblats, à Saint-Pierre de Montréal, par le regretté Mgr Fabre. Il avait d'abord pensé à étudier le droit à l'Université Laval. Mais une année dans le monde lui avait suffi. Prêtre, il partit pour Rome, où il fut trois ans, au séminaire français, étudiant du Collège Romain et de l'Apollinaire (1882-85). Il se vit bientôt conférer, avec très grande louange, les titres de docteur en théologie et de docteur en droit. Il sortit le premier des concours et remporta les médailles d'or. Dix ans plus tard, les Canadiens qui arrivaient à Rome entendaient encore citer son nom, avec celui en particulier de Mgr Louis-Adolphe Paquet, comme ceux des élèves les plus méritants et les plus brillants. Revenu au Canada, il fut professeur de philosophie à son cher collège de l'Assomption (1885-88). En 1888, Mgr Fabre l'appelait à l'archevêché de Montréal. Il y fut tour à tour, ou en même temps, dans l'espace de seize ans, vice-chancelier, chancelier, chanoine, supérieur des Sœurs de la Providence, professeur et vicedirecteur de l'Université Laval, vice-gérant du diocèse, protonotaire apostolique... Enfin le 23 juin 1904, il était préconisé premier évêque de Joliette, et, le 24 août suivant, il était sacré dans sa cathédrale par son archevêque et son ami Mgr Bruchési de Montréal.

Il y a trois mois aujourd'hui, jour pour jour, le 29 janvier, il revenait de Rome. Il avait fait

un beau voyage, ayant travaillé beaucoup dans les intérêts de la religion et de la foi. Le Saint-Père lui avait été très bon. Il rapportait de la ville éternelle, le cœur du monde, des souvenirs de toutes sortes. On lui fit une grandiose démonstration à Joliette. Il se remit au labeur, prêchant et visitant. Plusieurs de ses prêtres, pour la plupart à peu près de son âge, furent rapidement emportés : M. Thyfault, M. Viger, M. Gervais... Au service de ce dernier, il dit et répéta : « Les soldats s'en vont, bientôt ce sera le tour du chef ! » Cette pensée de la mort l'avait toujours préoccupé ; il s'en entretenait volontiers, mais jamais il ne le fit plus, semble-t-il, qu'en ces derniers temps.

Le mercredi, 23 avril, dans l'après-midi, il se rendit à Saint-Thomas-de-Joliette, avec son vicaire-général, Mgr Dugas, pour honorer au jour de sa fête, la Saint-Fidèle, le curé de l'endroit, M. l'abbé Mondor. Il prit un repas léger, passa avec ses prêtres une récréation aimable, et, à 9.15 heures, il se retirait dans sa chambre. Le lendemain matin, à 6.15 heures, sans qu'on eut entendu aucun bruit la nuit, on le trouva inconscient, foudroyé par une hémorragie cérébrale. Les médecins furent mandés, les prêtres vinrent, puis les chères religieuses de la Providence, qui, par une délicatesse du Bon Dieu, se trouvèrent nombreuses à son chevet, ainsi que quelques autres Sœurs. Mgr l'archevêque accourut de Montréal... Les soins et les prières ne purent rien pour ce monde. L'agonie dura trente-six heures, et le lendemain, un vendredi, jour de saint Marc, évangéliste, à 3.15 heures de l'après-midi — le jour et l'heure de la passion et de la mort de Notre-Seigneur — Mgr Archambeault mourait sans avoir repris connaissance.

Quelques heures après, dans la petite ville en deuil, alors que toutes les cloches sonnaient le glas, un modeste corbillard ramenait les restes mortels. Il était 8 heures du soir. Tous les citoyens se portèrent en silence au devant du triste cortège. Bien des larmes coulèrent des yeux.

La nouvelle s'était vite répandue de sa maladie, de son agonie, puis de sa mort. Ce fut partout une véritable consternation. A la cathédrale de Joliette, M. le chanoine Piette, curé, recommanda, le dimanche, le cher défunt aux prières de sa ville, et il en fut de même dans toutes les églises du diocèse. A la cathédrale de Montréal, Mgr l'archevêque, du haut de son trône, fit un bel éloge de son regretté suffragant et ami.

Le lundi, 28 avril, on transporta la dépouille mortelle de l'évêché à la cathédrale, dans l'avant-midi, après l'arrivée des trains. Spectacle imposant, triste et consolant tout ensemble, que n'oublieront jamais ceux qui en furent témoins. Quelle scène, quand, devant la foule immense, au milieu des bataillons d'écoliers, de jeunes filles et d'enfants des diverses institutions de Joliette, précédé d'une masse imposante de prêtres, s'avancait, assis dans son cercueil, porté sur les épaules de douze prêtres, qui se relayaient, celui qui avait été le père aimé de tous ! Le temps était très beau, et, comme pour faire contraste avec le deuil des âmes, un riche soleil inondait toute cette tristesse d'une lumière éblouissante.

Et puis, tout à l'heure, en cette matinée du 29 avril, elle aussi toute brillante de soleil, dans la cathédrale superbement ornée de tentures et de lumières, au milieu d'un peuple immense,

des délégués de toutes les communautés et de près de quatre cents prêtres, ayant à leur tête une quinzaine d'évêques, ce fut le service, la messe des morts, et l'inhumation au caveau qu'il avait préparé lui-même dans la crypte de sa cathédrale.

C'est Son Excellence Mgr Stagni, délégué apostolique, qui officiait, assisté par M. le chanoine Martin, de Montréal, M. l'abbé L. Bonin, curé de Saint-Roch, et le Rév. Père Foucher, des Viateurs, de Joliette (1). Au chœur, au premier rang, sur les prie-Dieu d'honneur, on remarquait Nos Seigneurs Bruchési, Bégin, Gauthier (d'Ottawa), Lorrain, Labrecque, La-Rocque, Cloutier, Brunault, Bernard, Latulippe, McDonnell Rice, Roy, Gauthier (Montréal), McNally et plusieurs prélats et représentants d'évêques. Au bas du ballustre prenaient place Sir François Langelier, Sir Lomer Gouin, l'honorable J. Décarie, l'honorable J. Devlin, MM. Tellier, Guilbault, Dugas, Marion, l'honorable M. de la Bruère, les honorables juges Gervais, Archambeault, des représentants de l'Université Laval, professeurs et étudiants, avec à leur tête Mgr le recteur Gosselin et M. le vice-recteur Dauth, puis tout le chapitre de Montréal et tout le chapitre de Joliette, tout le collège de l'Assomption et tout le séminaire de Joliette. Mais il est impossible de tous les nommer, ils étaient trop. Disons que tout le clergé et toutes les notabilités de la ville et du diocèse

(1) Les autres officiants étaient MM. V. Pauzé, E. Roch, I. Gernais, A. Ducharme, M. Payette, C. Rondeau, J.-L. Martin, P. D. Charette, H. Lamarche, J. Beaudry, C. Fafard, L. Olivier, E. Brunelle, P. Roch, H. Beaudoin, E. Mondor, P. Cardin, P. Lamarche, J. Geoffroy, A. Dufort et H. Lachapelle.

étaient là, graves, recueillis, émus. Quatre curés du diocèse, des anciens, MM. Mondor, Lafferrière, Pelletier et Picotte célébraient, pendant le service, le saint sacrifice aux autels latéraux. Rarement, il nous a été donné d'assister à une cérémonie des funérailles aussi imposante.

Avant les absoutes, qui furent chantées par Nos Seigneurs Bernard, Bruneault, LaRocque, Bruchési et Stagni, Mgr l'archevêque de Montréal monta en chaire et prononça l'oraison funèbre. Quand on sait quelles ont été, depuis trente ans, les relations suivies du regreté évêque de Joliette avec celui dont il fut le collègue dans le chapitre de feu Mgr Fabre, avant de devenir l'un de ses principaux lieutenants, puis son suffragant, l'on comprend aisément avec quel naturel et quelle émotion Mgr Bruchési en devait parler, là, devant cette tombe qui allait se fermer, devant ces restes qui s'abîmeraient bientôt dans la poussière. Aussi, Mgr l'archevêque fut-il écouté dans un silence profond. Sa voix, que la douleur par moments coupa de sanglots, courait sur la foule, enveloppante et prenante comme jamais. Elle pénétra bien des cœurs et fit jaillir bien des larmes.

« Pour moi, je sacrifierai tout volontiers et je me sacrifierai moi-même pour vos âmes » — dit d'abord Monseigneur, traduisant ainsi le texte de saint Paul aux Corinthiens : *Impendam et superimpendar...* (ad Cor. II, XII, 15).

Vous souvient-il, mes frères, continue Sa Grandeur, et cette évocation est bien saisissante dans les circonstances, de cette belle soirée du 23 août 1904, où votre premier évêque, l'élu de Dieu, vous arrivait à Joliette ? Et Monseigneur rappelle ce que furent les fêtes de l'intronisation, puis du sacre de Mgr Archambeault, il y aura

bientôt neuf ans. C'est alors que commençait un règne dont les espérances, pourtant si belles, devaient être pourtant dépassées. Puis, il y a trois mois, la ville se portait encore au devant de son évêque aimé qui revenait de Rome. Elle lui faisait un autre triomphe et chantait avec lui le *Te Deum* de la reconnaissance. Hélas ! voici une autre scène. Nous sommes au soir du 25 avril, et la ville de Joliette est de nouveau toute sur pied. Mais cette fois, de Saint-Thomas, c'est un cercueil qu'elle attend : pour jamais le cher évêque est couché dans la mort.

Est-il bien possible, se demande Monseigneur ? Qu'est-ce donc que notre vie et que sera demain ? Mgr Archambeault mort ! Il y a huit jours à peine, il était dans cette chaire, vous prêchant, sur l'Incarnation du Verbe, l'un de ces magistrals sermons auxquels il vous avait habitués. Le mercredi suivant, par un mouvement tout spontané de sa délicatesse de cœur, il allait rendre visite, pour célébrer avec lui sa fête patronale, à un curé ami. Il passait, le soir, une récréation charmante avec ses prêtres. Il était plein de vie, plein de joie ; il parlait de ses projets d'avenir pour le diocèse, il en caressait de si beaux dans son âme d'évêque... Puis, continue Monseigneur, ce fut l'attaque soudaine du mal... L'art fut impuissant. Pendant que lui, l'archevêque, avec les prêtres de la maison épiscopale et les dévouées religieuses, demandaient à Dieu d'éloigner le calice, tout en se soumettant à la volonté sainte, la mort venait... Et Monseigneur raconte avec larmes qu'il dut réciter lui-même, devant son ami et son fils en Dieu, la prière du solennel adieu : « Partez, âme chrétienne, partez de ce mon-

de... » Le docte évêque, qui avait à la passion du Christ une si touchante piété, est mort un vendredi, à 3 heures ! — On ne voulait pas le croire, dit encore Monseigneur. A 54 ans à peine, c'était si tôt ! Mais avait-il assez compté avec ses forces ? Écoutait-il assez ses médecins et ses amis ? Il se répétait que Dieu ne lui demanderait pas compte des années qu'il aurait pu vivre, mais de celles qu'il aurait vécues. La parole de saint Paul qu'il avait insérée dans son mandement d'entrée : *Impendam et superimpendar...* restait la devise de sa vie de labeur et de zèle. Il s'est dépensé pour ses ouailles jusqu'à la fin.

Mgr l'archevêque remarque ensuite quel retentissement a eu dans tout le pays, et même dans toute l'Église, la fin prématurée de l'évêque de Joliette. Il parle des dépêches du Souverain Pontife, de Mgr Emard, qui est actuellement à Malte, de tant d'autres condoléances. Il signale la présence de Mgr le délégué, de tous ces évêques du Canada et des États-Unis, du lieutenant-gouverneur, du premier ministre, des ministres, des juges, du surintendant de l'Instruction Publique, des autorités de l'Université de Québec et de Montréal et des délégations nombreuses des diverses facultés... de tous ces citoyens éminents, prêtres ou laïques, venus rendre un dernier hommage à l'un des chefs de l'Église canadienne, des plus savants, des plus zélés et des plus sympathiques, « un évêque modèle, dit-il, par sa doctrine, par ses œuvres et par ses vertus. »

Brièvement alors, mais en quels termes mesurés et touchants, Mgr l'archevêque raconte la vie du regretté défunt, comment il fut préparé par la Providence aux hautes fonctions

qu'il devait remplir, dans son honorable famille par sa pieuse mère, puis au collège de l'Assomption, « qui a donné au pays tant d'hommes distingués, » plus tard, après un court séjour parmi les étudiants de la faculté de droit, au grand séminaire de Montréal, et enfin, prêtre, au séminaire français de Rome, au Collège Romain et à l'Apollinaire.

Monseigneur note, ainsi que je l'ai fait déjà, les succès de l'abbé Archambeault à Rome. « Mais, dit-il avec Bossuet, malheur à la science stérile et qui ne se tourne pas à aimer ! » La science du futur évêque de Joliette fut tout de suite celle d'un apôtre. Et Monseigneur en donne la preuve en parlant magnifiquement des œuvres du défunt évêque dans tous les postes qu'il a occupés. Il nous montre en particulier comment ce docteur savait se faire comprendre des petits et des humbles, ce qui est le propre en effet de la science qui aime ; la part qu'il sut prendre dans son jeune diocèse à toutes les œuvres d'enseignement, de charité et de piété. Sa Grandeur, se tournant vers ses collègues de l'épiscopat, les prend à témoin pour affirmer que Mgr Archambault fut l'une des lumières du Premier Concile Plénier de Québec. Enfin, Monseigneur énumère ses autres œuvres de zèle et de piété dont j'ai parlé plus haut. Il parle des congrès pédagogiques et de la récente convention des inspecteurs d'école à Joliette, qu'il présida. Il fait voir comment l'évêque défunt aimait les pauvres et les souffrants, comment il était tendre et compatissant.... « Mgr de Joliette laisse peu de chose, dit-il, et ce qu'il laisse, c'est à la mense épiscopale qu'il le donne. »

Mgr l'archevêque n'oublie pas non plus de signaler les actes de fermeté de son zélé collègue.

Il a dû parfois poser l'acte qui condamne, mais il le fit si tendrement qu'il gagna les cœurs. C'est que ce savant théologien et ce puissant philosophe possédait la vraie science, celle qui rapproche de Dieu. Il avait la foi d'un apôtre, au besoin celle d'un martyr. Il était admirablement respectueux et soumis à ses supérieurs. Il avait la piété d'un enfant. Il eut des ennuis et des épreuves, il les porta vaillamment, cherchant dans le Seigneur sa consolation. Il aimait Dieu, la sainte Vierge, saint Joseph...

« D'un caractère ardent, dit encore Monseigneur, et d'un tempérament sanguin, parfois, sous le coup de l'impression, il a pu surprendre, contrister peut-être ; mais comme il ne lui coutait pas de demander pardon, il l'aurait demandé à un enfant ! » Et ici, faisant allusion aux belles paroles de son testament, que nous avons déjà citées, Monseigneur, s'adressant, pour continuer, à la dépouille mortelle qui est là, sous ses yeux, a ce très beau mouvement qui va droit au cœur de l'immense assistance : « Non, Monseigneur et mon ami, non, nous ne nous avez pas scandalisés, vous ne nous avez jamais peïnés... A vos demandes de pardon, c'est par l'amour, et l'amour le plus sincère, que nous répondons. »

Enfin, Monseigneur raconte ce touchant incident de la vie du cher défunt, connu jusqu'ici de lui seul. Lorsqu'il était au congrès de Vienne, l'automne passé, Mgr Archambeault parla, et il eut un grand succès. De ce succès, il eut peur. Et il écrivait à son archevêque que, le soir, il se priva de la joie d'assister à une réception grandiose chez l'empereur d'Autriche pour offrir un sacrifice à Dieu ; « J'ai cru, disait-il, que Dieu serait content si je n'y assistais pas. »

« Ce sont là des traits que l'on trouve dans les vies des saints, ajoute Monseigneur ; mes frères, ils sont nombreux dans la vie de votre évêque ! »

Monseigneur parle encore de l'amour que Mgr Archambeault portait à son clergé — et combien de prêtres de Joliette, en effet, en rendent témoignage ! — de la piété filiale avec laquelle il entoura la vieillesse de sa vénérable mère d'amour et de gloire. On a vu ses larmes à la mort de cette pieuse mère, et cela rappelait Augustin inconsolable de la perte de Monique.

Et maintenant le cher évêque défunt est dans cette éternité dont le mystère le préoccupa si souvent. Il voit ce Dieu bon et ce ciel qu'il avait hâte de contempler.

« Dans l'église de Sainte-Pudentienne à Rome, termine Monseigneur, j'ai lu jadis sur une pierre tombale cette sentence expressive : *Ave, ave, frater carissime ; bene tibi sit qui me bene amasti* — Salut à vous, salut à vous, ô frère très cher ; soyez heureux, ô vous, qui nous avez bien aimés ! — « Mon frère, ajoute-t-il, en s'adressant à la dépouille mortelle, vous l'avez été, en partageant mes labeurs ! Soyez béni et aimé à jamais ! — Non seulement, je vous parle ainsi en mon nom, mais au nom de tous vos frères de l'épiscopat canadien, au nom de tous vos prêtres, au nom de tous vos fidèles ! Soyez béni et soyez aimé à jamais ! — Pensez à nous du haut du ciel ! Nous vous suivrons bientôt ! Les années s'avancent ! Priez pour nous ! — Priez aussi, cher Monseigneur et cher ami, pour l'Église qui fut vôtre. Intercédez auprès du Père pour qu'il envoie bientôt l'élu qui continuera vos œuvres et vos vertus. — *Ave, ave, frater carissime !* Au revoir, ô mon frère, dans l'éternité, auprès du Père. — Ainsi soit-il !

Ce discours émouvant, que je résume hélas ! trop imparfaitement, était un bel hommage à la mémoire de l'illustre défunt. Une carrière si pleine d'œuvres et d'amour ne pouvait être louée dans une note plus sympathique et plus touchante.

A l'Église de Joliette, au jeune vicaire-capitulaire que la confiance du regretté défunt avait désigné au choix de ses frères pour administrer pendant la vacance du siège épiscopal, aux membres du chapitre, au clergé séculier et régulier, aux communautés si méritantes, et à tous les fidèles de Joliette, nous offrons l'expression sincère et émue de nos respectueuses condoléances.

L'Église de Joliette vivra longtemps de la science et de la gloire de son premier évêque ! Il nous est réconfortant de penser en Dieu que, du haut du ciel, il continuera de veiller sur elle.

Joliette, 29 avril 1913.

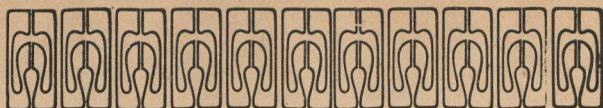


TABLE DES MATIÈRES

1. Le Curé Pelletier	(1832-1910)	...	15
2. L'abbé Grégoire	(1870-1911)	...	19
3. Le Père Chagnon	(1847-1911)	...	23
4. Le Curé Vaillancourt	(1857-1911)	...	29
5. Le Chanoine Lussier	(1835-1911)	...	35
6. Le Curé Morin	(1852-1911)	...	40
7. Le Frère Denys	(1847-1912)	...	44
8. L'Abbé Harel	(1847-1912)	...	49
9. Mère Léonie	(1840-1912)	...	54
10. L'Abbé Lortie	(1869-1912)	...	61
11. Mère Saint-Anaclet	(1848-1912)	...	68
12. Le Curé Mainville	(1844-1912)	...	77
13. Le Père Estèvenon	(1851-1912)	...	80
14. L'Abbé Lefebvre	(1873-1912)	...	88
15. Le Père Ducharme	(1846-1913)	...	90
16. Le Curé Kavanagh	(1844-1913)	...	97
17. Le Curé Moreau	(1854-1913)	...	106
18. Mgr Archambeault	(1859-1913)	...	110

PRINTED IN BELGIUM
IMPRIMÉ EN BELGIQUE